REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22e Année. N° 8. Août 1879.

Considérations sur le matérialisme.

2° au point de vue de ses tendances occultes.

Au premier abord on a peine à comprendre le grand intérêt que les matérialistes peuvent attacher à leurs vues. L'on peut dire, en effet, qu'en tant que doctrine purement scientifique, l'idée matérialiste paraît assez peu digne du bruit qui s'est fait autour d'elle. Car la science se bornant à l'étude du monde tel qu'il est, à la recherche de la propriété des choses et à celle des rapports qui existent entre elles et ces propriétés, aussi bien que ces rapports, devant à tout jamais rester immuables, quelle que soit l'opinion qu'on se fera de la cause qui les a produits, on ne voit pas en quoi leur étude peut être si directement intéressée à la connaissance de leur origine.

Quelle qu'ait été cette origine, y aura-t-il un atôme de plus ou de moins, dans le monde, soit de matière, soit de force ? Les propriétés connues des êtres créés seront-elles différentes de ce qu'elles sont ? Le jour où nous connaîtrons la nature et le mode d'action des causes premières, verrons-nous subitement se modifier les lois qui régissent l'univers ? Et faudra-t-il procéder à l'institution d'une science nouvelle contraire à celle que nous possédons ? Evidemment non.

C'est donc par d'autres considérations que celle de la science proprement dite qu'on est porté à se rendre compte de l'insistance avec laquelle certains esprits se sont de tout temps appliqués à propager les doctrines matérialistes.

Remarquons le bien, soit qu'il s'agisse de matérialisme, soit qu'il s'agisse de toutes autres recherches, sensées ou non, spéculant sur l'origine des choses, quels que soient les résultats de ces recherches, l'univers, ses lois et sa science resteront ce qu'ils sont. Mais, je le reconnais, les devoirs de la créature pourront changer suivant la solution ; et c'est en cela surtout que git toute l'importance sociale de ces doctrines.

Or, en ce qui concerne le matérialisme, des considérations d'une nature tout autre que celle qui intéresse la science existent en effet et elles sont d'ordre essentiellement moral. Nous sommes déjà édifiés sur un point, car nous avons montré, dans ce qui

précède, que le matérialisme, tout en cherchant à se servir, comme moyen de se montrer sérieux, de quelques faits se rattachant à la science, d'ailleurs mal interprétés, a pris, dans ses affirmations, assez peu de souci des principes scientifiques. Nous allons faire voir maintenant qu'il s'est encore plus appliqué à les exploiter dans l'intérêt de sa propagande morale que dans celui de la vérité.

Je dois toutefois signaler quelques exceptions. Il y a des esprits très-consciencieux, mais malheureusement plutôt curieux que réfléchis, emportés par une indomptable ardeur de savoir, qui, ne se doutant pas de la difficulté, de l'impossibilité de remonter aux causes premières les cherchent partout où on leur dit qu'elles peuvent se trouver. Le plus souvent ils ne songent même pas que les doctrines qui se rattachent à ce sujet peuvent avoir des conséquences morales. Ce sont de simples mais ardents amateurs de découvertes. Eux aussi veulent faire leurs ascension sur le Mont-Blanc, non pas, comme Saussure, pour y étudier les secrets de la nature, mais simplement pour pouvoir dire : j'ai vu ; et, sans autre déduction, ils passent à de nouvelles entreprises. Quel autre reproche serait-on en droit d'adresser à ces personnes que celui qu'elles pourraient mieux employer leur temps. Quant à la grande majorité des adhérents, c'est autre chose, les apparences extérieures sont peu, le fond est tout, et nous allons lui dire ce qu'est ce fond.

A cet effet, dégageons la question de tous ces accessoires de bile, de foie, de reins, de nerfs, d'électricité qui ne servent qu'à faire résonner la grosse caisse ; de ces épisodes incessamment introduits et abandonnés, tour-à-tour exaltés et combattus, dans l'unique but encore de faire du bruit, et tâchons de nous rendre compte, autrement qu'à travers tous ces mirages, de ce que le matérialisme a réellement mis dans son sac à la malice et de ce qui doit en résulter.

Or, je crois qu'il n'est pas un seul de ses partisans qui ne fît bon marché de la nature de la matière et de toutes les idées qui s'y rattachent, qui n'abandonnat volontiers les considérations relatives à l'essence des forces, si l'on voulait bien lui concéder les trois propositions suivantes, savoir :

1° Que ces matières et ces forces, qui seront ce qu'on voudra, sont dans l'impossibilité la plus complète de concourir, en quoi que ce soit, à la production du phénomène vital corporel et spirituel, tant qu'elles sont séparées.

2° Mais que, si une certaine association, non définie d'ailleurs, et qu'on doit uniquement attribuer au hasard, vient à se former entre elles, la vie et la pensée seront la conséquence immédiate, fatale, et exclusive de tout autre mode, de cette réunion de matières et de forces.

3° Que, non moins fatalement, la mort, qui détruit l'association et en isole les composantes, fait immédiatement rentrer dans le

néant, non pas ce qui est matière ou force, mais ce qui était vie et pensée.

Tel est, si je ne me trompe, le caractère propre et essentiel des tendances du matérialisme ; tel est, sous des apparences plus ou moins scientifiques, le sens de sa pensée intime ; tel est le mobile très-réel de croyances, sinon sincères dans le for intérieur, du moins ostensiblement affirmées par les paroles et les actes des sectateurs de la doctrine.

De telle sorte que la vie n'apparaissant alors dans le temps que comme un intermède placé entre un hasard qui la commence et le néant qui la termine, l'homme n'aurait évidemment aucun intérêt à s'enquérir des origines et des fins de cette vie, de la destinée qui lui est réservée après la mort, à connaître par conséquent et à remplir les obligations que cette destinée lui impose dans le présent. L'unique règle de conduite de l'homme doit consister à obéir, jusqu'aux limites permises par la loi sociale, aux seules considérations relatives à l'assouvissement de ses convoitises ; car, en dehors de son passage sur cette terre, le *moi* n'existant pas plus dans l'avenir qu'il n'existait dans le passé, se trouve complétement désintéressé.

Telles sont les tristes conséquences de ce qu'on affirme, de ce qu'on proclame comme une vérité. Mais si les principes mis en avant doivent produire des fruits si amers, on ne sera pas étonné que nous fassions appel aux suprêmes efforts de toutes nos résistances pour faire comprendre aux esprits qu'on veut pervertir que de tels principes ne sauraient avoir pour eux d'autre valeur que celle d'une hypothèse, aussi vaine que déplorable, tant que, dans un sujet si important, on ne leur donnera pour preuves que des assertions. Heureusement, l'on a vu dans ce qui précède que si les assertions abondent l'absence de preuves est assez complète pour en annihiler tous les effets.

Et, parce que le but final d'une telle doctrine ne pourrait être que la justification de l'égoïsme poussé jusqu'à ses dernières limites ; parce que cette doctrine met par suite les intérêts de l'individu en continuel antagonisme avec les intérêts généraux de la société ; parce qu'elle subordonne la notion du bien et du mal, non plus à des récompenses et à des pénalités, qui sont le vrai code de la conscience humaine et de la justice divine, mais à la seule considération des satisfactions personnelles pendant notre passage sur cette terre ; parce qu'enfin elle s'établit ainsi en désaccord avec cette grande loi tutélaire de protection réciproque et d'association qui doit relier entre eux tous les membres de la famille humanitaire, nous concluons que le matérialisme n'est pas seulement une insignifiante hypothèse scientifique, mais qu'il porte en lui, et contre la société, toutes les menaces de l'erreur la plus dangereuse.

C'est ici le lieu de développer quelques observations qui ne s'appliquent pas seulement au matérialisme mais qui visent en

même temps un grand nombre d'autres mobiles auxquels obéit l'humanité.

On ne saurait se dissimuler que les chefs de l'école doivent être des hommes intelligents. Je ne parle pas de la tourbe des sectateurs qui s'occupe peu des théories justificatives, mais s'intéresse beaucoup à la pratique des résultats.

Cela posé, l'intelligence des chefs étant donnée, on est en droit de s'étonner de la médiocrité du programme qu'ils ont mis à jour, de l'insuffisance des raisonnements qui servent d'appui à leurs idées. Par cela même, pourra-t-on dire, on serait porté à penser qu'il faut que leur foi soit bien vive pour avoir survécu à des essais de justification vraiment détestables.

Nous répondrons que si l'homme n'avait été mis ici bas que pour faire de la logique, il est certain que non-seulement le programme en question n'aurait pas été édité, mais que le matérialisme lui-même ne serait jamais sorti du néant. Mais si l'homme se trouve en contact avec la logique, à laquelle d'ailleurs il s'intéresse quelquefois assez peu, il est aussi aux prises avec ses passions qui ont presque toujours pour lui d'invincibles entraînements ; et je n'ai pas besoin d'apprendre au lecteur, lorsqu'il y a un choix à faire entre la passion et la logique, laquelle des deux est trop souvent sacrifiée.

Je sais bien qu'on pourra faire remarquer que, pourvu que la loi sociale ne soit pas violée, l'homme est libre ici-bas, et qu'à ce point de vue le matérialiste n'a pas même besoin de justifier ses croyances.

Il les justifie cependant, et de plus il les justifie mal. Il y a là certainement un problème qui vaut la peine d'être étudié.

Et d'abord de ce qu'on se justifie, nous devons en conclure qu'on sent le besoin d'une justification. Or, puisqu'on ne veut pas transgresser la loi, ce n'est pas en vue du tribunal de la justice humaine que la justification était nécessaire.

En outre, il n'est pas possible de soutenir qu'au point de vue scientifique les explications soient adressées à des esprits réfléchis. Quelque prévenu qu'on soit en faveur d'une idée, on sait bien, surtout quand on est soi-même intelligent, qu'on ne profère qu'une insanité en disant : « que ce sont des forces et des matières non définies « qui s'unissent en dehors de toute proportion, de toute loi connue, « et par le seul effet du hasard, pour faire éclore les phénomènes « de la vie, » on sait qu'on énonce une proposition dont l'hypothèse fait exclusivement tous les frais, et qu'il est impossible de rattacher, même par les plus vagues assimilations, aux exigences et à l'honnêteté des procédés scientifiques. Ce n'est donc pas non plus au tribunal de la science que la justification est adressée.

Or, ces deux catégories de juges exclues, nous sommes obligés de nous mettre en quête d'un autre tribunal. Quel pourra-t-il être ? Eh ! mon Dieu, nous l'avons tous nommé : le tribunal de la conscience qui, n'étant soumis à d'autre code que celui des inspi-

rations de la loi naturelle, est bien plus puissant, bien plus inévitable, bien plus infaillible que les tribunaux d'institution humaine.

Est-ce que le bien, je le demande, a besoin de donner des explications sur ses actes? Il n'y pense même pas. Ce besoin ne commence que lorsqu'il y a absence de bien, et il se développe de plus en plus à mesure qu'augmente la conception du mal qu'on prépare, la gravité de celui qu'on a commis.

Quand un homme se jette à l'eau pour sauver son semblable à qui donc la pensée peut-elle venir que cet homme ait à se justifier ? Non, dans ce moment toutes les consciences sont à l'unisson, sans réflexion, avec l'éclat et la rapidité de l'éclair, l'idée du bien s'est imposée à tous, telle est sa nature et telle est son irrésistible autorité. Quant aux spectateurs qui se sont abstenus; les impuissants exprimeront un regret, les égoïstes s'adresseront un reproche, le criminel, s'il y en a un, éprouvera un remords, à tous la conscience fera bonne justice, celle de Dieu lui-même.

Il n'y a guère à s'y tromper, une explication longtemps méditée et qui reste mauvaise est l'indice à peu près certain d'un trouble intérieur; une explication qu'on accepte dans ces conditions et dont on se prévaut après y avoir bien réfléchi, ne peut révéler qu'une tendance au mal; et si l'on persiste, c'est qu'on espère y trouver un moyen d'échapper, sinon à son propre jugement, du moins à celui des autres, et de faire taire les scrupules des personnes dont on convoite l'adhésion ; tristes calculs, toujours renouvelés, mais toujours inefficaces vis-à-vis de notre sens intime que nous n'avons pas le pouvoir d'induire en erreur.

Chacune de nos pensées, chacun de nos actes s'imprime sur la conscience en un tableau indélébile et sans cesse présent à nos yeux. Soyons honnêtes, pratiquons le bien et notre vue sera satisfaite. En dehors de ces conditions, nous sentirons l'invincible nécessité de supprimer quelques traits sur le tableau, mais, plus nous aurons à effacer, plus notre bras se raidira pour éloigner l'éponge de la justification; c'est l'hommage forcé que le vice est tenu de rendre à la vertu ; car, sur le miroir de la conscience, ses images sont ineffaçables.

Le matérialisme a voulu, de l'éternité, nous refuser les consolations, jusqu'au jour du repentir, il en subira tous les supplices.

Je n'insisterai pas davantage sur ces pensées, car, chacun ayant une conscience pourra bien mieux s'instruire par ses propres interrogations que par mes discours.

Disons, en forme de conclusion, que l'homme qui n'a pas d'intelligence est parfaitement en droit de mal raisonner, mais on peut affirmer que, celui à qui l'intelligence ne fait nullement défaut, et qui s'obstine à être illogique, n'a pas la conscience nette.

Ceci nous ramène directement au matérialisme. Si nous reportons notre attention sur tout ce qui précède, il ne nous est pas possible de voir dans la doctrine matérialiste autre chose que la fâcheuse tendance d'attribuer à l'homme une indépendance et

une irresponsabilité qui, à aucun égard, ne sauraient être considérées comme compatibles avec sa nature. Que cette nature soit soumise à de trop nombreuses sujétions; je conçois qu'on le regrette; qu'on soit porté à désirer qu'elle eût été dotée de facultés plus étendues et plus puissantes que celles qui lui sont échues en partage, je ne récriminerai pas contre de telles aspirations. Mais, quelle que puisse être la légitimité de ces vœux en faveur de ce qui n'est pas, il n'en faut pas moins se résigner à compter avec ce qui est, et à s'y soumettre. Il serait par trop déraisonnable, et d'ailleurs il n'est pas possible, d'apprécier la nature de l'homme en mettant de côté les conditions mêmes en vertu desquelles elle existe.

Si, en dehors des éblouissements de l'orgueil et des ambitions de l'intelligence, si, avec la bonne foi de celui qui cherche pour s'éclairer plutôt que pour se glorifier, pour s'exalter, pour se pervertir hélas! dans les enivrements d'une personnalité qu'on voudrait faire toute-puissante, nous nous demandons ce qu'il faut penser de la créature humaine, nous répondrons dans la sincérité de notre cœur, avec la conscience non pervertie de nos sentiments et de leurs instincts; nous répondrons, en présence de cette terre que nous n'avons pas créée pour nous, qui existait avant nous, qui restera après nous, et sur laquelle nous ne recevons qu'une transitoire hospitalité; nous répondrons en présence de cet astre qui nous éclaire aujourd'hui, qui a éclairé nos pères dans le passé, qui éclairera nos enfants dans l'avenir, dont nous ne saurions ni augmenter ni affaiblir l'éclat; nous répondrons, nous simple usufruitier impuissant et périssable de ces richesses du monde matériel, que la créature humaine ne s'est point faite elle-même, que par conséquent elle doit être soumise, que c'est d'un principe intelligent qu'elle dérive et que c'est à ce principe que la soumission est due; qu'enfin la créature humaine n'existe pas seule sur cette terre, que par conséquent elle ne saurait être ni indépendante, ni irresponsable, car toute liberté devient usurpation dès l'instant qu'elle ne sait pas accepter pour limite la liberté des autres.

La créature humaine ne s'est pas faite elle-même! et que savons-nous en effet du principe de vie lorsque dans les tressaillements de joies ineffables et dans le supplice des plus vives douleurs, images vivantes du bien et du mal qui nous attendent ici-bas, les flancs maternels nous ouvraient les portes de l'existence?

Que savons-nous de l'heure à laquelle la mère attendrie déposerait sur le front de l'enfant bien-aimé le sceau de son amour, le souffle de son indicible tendresse? que savons-nous de la demeure dans laquelle, introduits à notre insu, nous allions creuser notre sillon de vie? Que savons-nous de la destinée que nous allions accomplir, des flux et reflux qui agiteraient notre navire sur des mers, tantôt calmes, tantôt orageuses. De tout cela, incontestablement, nous ne savions rien.

Et, dans ce moment même, que savons-nous de l'époque fatale

qui doit être le terme de nos pérégrinations terrestres, qui doit retirer de nos corps matériels le flambeau de l'intelligence qui les éclaire, les instruit et les dirige? Rien, encore rien. La seule chose que nous savons aujourd'hui, c'est la simple histoire chronologique des faits qui nous concernent, s'arrêtant à l'instant même où l'interrogation se produit, mais muette, mais impossible pour la plus petite parcelle de l'heure qui n'a pas encore sonné.

Et tel est l'être qu'on voudrait proclamer indépendant! singulière indépendance, en vérité, que celle qui n'exerce aucune action sur les termes extrêmes et si importants de son passage dans ce monde, et qui, pendant ce passage, voit sa volonté presque constamment brisée par les résistances de temps, de lieux et de personnes au milieu desquelles elle est obligée de se mouvoir.

Quant à moi, à une prétendue indépendance, qui procède des aveuglements de l'orgueil et qui inflige incessamment à cet orgueil les déceptions et les hontes cumulées de la défaite; à une indépendance qui n'a pas pour but l'amélioration de l'avenir, puisque l'avenir n'existe pas pour elle; dont le seul objectif est le perpétuel assouvissement des passions du corps; qui, non-seulement se montre sans pitié pour les privations et les souffrances du prochain, mais qui, au contraire, est toujours prête à en faire le piédestal de son égoïste et criminelle individualité; à cette indépendance qui a pris pour devise jouissances et liberté pour moi seul, asservissement et douleurs pour tous; je préfèrerai toujours une soumission qui se montre d'accord avec la raison, avec un ordre de création où rien ne vit seul; où tout est relié, avec la voix de ma conscience, qui me crie qu'il y a autour de moi des êtres qui souffrent et auxquels il faut venir en aide; une soumission, enfin, qui m'affranchit des luttes, des crimes, peut-être de la révolte, et qui me laisse du moins les mérites et la paix de la résignation, si elle ne m'en assure pas les triomphes.

Mettons maintenant un terme à ces études, en résumant en quelques mots ce que le matérialiste prétend être et ce qu'il veut que l'homme soit.

Lorsqu'on n'a pas la croyance en Dieu; lorsqu'après avoir médité sur les choses créées on ne se croit pas obligé de reconnaître qu'une souveraine sagesse, qu'une prévoyance savante par dessus tout ont été nécessaires pour former la terre, le soleil et tous les univers; lorsqu'on affirme que les forces, la matière, l'espace, venus on ne sait d'où, se sont organisés d'eux-mêmes, dans la grande œuvre de la création, à la suite de circonstances inconnues et accidentelles; lorsqu'on est convaincu que les lois si admirables, les dépendances si bien combinées, les mouvements relatifs si parfaitement mesurés de tout ce qui existe, soit à l'état de matière brute, soit à l'état de matière vivante, sont les conséquences fatales de ce qu'on a appelé *hasard*, c'est-à-dire de ce qui n'a ni règles, ni coordination, ni lois connues et assignables; lorsqu'enfin on consent à s'abrutir à ce point de vouloir que tout ce qu'on a en soi de

moral, de sensible, d'intelligent, soit uniquement engendré par des forces et des substances qui expulsent incessamment par toutes les issues de notre corps de repoussantes corruptions partielles, pour arriver, à un moment donné, à cette hideuse putréfaction générale que produit la mort ; lorsqu'ainsi l'on se rend rétif à ce point de se désintéresser de toute pensée, de toute réflexion, de toute conception sur les possibilités des causes créatrices, sur la rationalité des effets observés, sur les dépendances mutuelles qui doivent exister dans un monde où aucun de nous ne vit seul :

Alors, tout fier de cette ignorance qu'on s'est imposée à plaisir, tout glorieux d'avoir rendu sa raison assez inerte et assez atrophiée pour avoir le droit de s'intituler esprit fort, on monte sur un piédestal, on relève la tête avec orgueil, et l'on se proclame matérialiste.

Ce qui veut dire :

Que d'ores et déjà on est suffisamment autorisé à secouer le joug de toutes les lois prétendues morales concernant ces déplorables inventions de loyauté, de justice distributive, de charité, de solidarité humaine, qui ne sont que des entraves apportées à la libre indépendance de l'être.

Ce qui veut dire encore :

Que les seuls devoirs auxquels il faut obéir ici-bas sont ceux qui nous sont imposés par les conventions sociales auxquelles on veut bien reconnaître quelque utilité parce qu'elles protégent les biens et la personne de chacun de ceux qui composent ce tout dont le matérialiste fait lui-même partie. Mais qu'il ne se faut faire aucun scrupule de les exploiter au détriment du prochain lorsque, par suite de leurs imperfections naturelles, on est assez habile pour y trouver les moyens d'augmenter l'indépendance et les profits pour soi-même.

Ce qui veut dire enfin :

Qu'en prenant le livret de matérialiste, on déclare qu'en dehors de son égoïste personnalité, on n'accepte rien, on ne comprend rien, on ne sent rien, on ne croit à rien.

Tu te trompes, matérialiste, tu crois à quelque chose, et tu auras beau faire tu seras obligé d'y croire; tu crois à cette pourriture finale de la tombe, image trop vraie de celle de tes idées et de tes actes ; et parce que, dis-tu, c'est la seule chose qui reste de nous après la mort, parce que ces hideux résidus sont la seule trace que nous laissions de notre passage sur la terre, tu as pu, propagateur sans pitié d'une doctrine sans espérance, avec la toute puissance de cet esprit fort qui t'anime, tu as pu t'élever à cette grandiose autant que consolante conception que la seule vraie, la seule nécessaire mission que tu assignes à l'homme sur la terre, c'est d'apporter un jour son tribut à la voirie, et qu'une fois cette dette payée tout est irrévocablement fini pour lui. Tel est, dans ses désespérances, le dénouement du drame que selon toi l'homme est venu jouer ici-bas, telle est la glorieuse apothéose que tu lui destines,

telle est l'intelligente destinée que tu as rêvée pour la créature humaine.

Qu'en dites-vous, habiles artistes, grands littérateurs, profonds philosophes, illustres savants, et vous tous en qui brûle le feu sacré du génie, du bon vouloir et du progrès ? Est-ce bien la peine de courir après la renommée pour aboutir à un si désolant résultat ? Et cependant pourquoi donc cette idée de vous perpétuer par vos œuvres vous occupe-t-elle sans cesse, pourquoi vous poursuit-elle dans nos veilles, pourquoi vous envoie-t-elle si souvent ses mirages dans nos heures de sommeil?

Mais alors, ces grandes âmes des Socrate, des Platon, des Homère, illuminées d'un éclat qui n'a rien de terrestre, se dressent devant nous et font vibrer à nos oreilles ces consolantes paroles :

« Oui, ces pensées éblouissantes nous les avons eues ; oui, ces « aspirations vers le bien et le beau nous ont sans cesse poursui- « vies et tenues enlacées dans d'irrésistibles étreintes; oui ce « sont elles qui ont inspiré nos œuvres. Mais penses-tu de bonne « foi que c'était pour nos chétives personnes, que c'était seule- « ment pour notre temps, qui n'est qu'un instant dans l'âge des « mondes, que ces œuvres ont été produites ? Peux-tu admettre « que ce n'est que pour les quelques hommes d'une seule époque « que cette puissance, qui nous a dominées, s'est élevée à un si haut « degré d'énergie? et ne penses-tu pas au contraire que la com- « pression n'a été si violente chez nous que parce que nos œuvres « visaient l'avenir, et qu'elles s'adressaient à l'humanité tout « entière ? Aussi notre parole franchissant à la fois les limites de « notre patrie et de notre temps s'est propagée à travers les « siècles et s'est fait entendre dans tous les lieux. Qu'on vienne « donc nous dire maintenant que tout a été fini pour nous « lorsque nos corps sont descendus dans la tombe ! Nierez-vous « que nous exerçons une influence incessante sur vos esprits et « sur vos cœurs, que nos pensées vous occupent, que nos ensei- « gnements vous dominent ; et ne reconnaîtrez-vous pas que, de « cette puissance intérieure qui fut la créatrice de nos œuvres, il « est certainement resté quelque chose après nous ; or s'il en est « ainsi, toute cette individualité productive qui était incessamment « sollicitée à penser, à agir, à vivre en nous ne s'est pas éteinte « avec notre enveloppe corporelle. Non, cette voix intérieure « puissante, dominatrice, irrésistible qui de tout temps s'est fait « entendre à notre conscience, et dont nous connaissons aujour- « d'hui le secret, cette voix ne nous a pas trompés ; et croyez « que nous continuons à agir et à vivre en l'humanité. »

Sous l'influence de ces bienfaisantes paroles les obscurités malsaines du matérialisme ne peuvent que se dissiper. Comment admettre en effet, si la pensée est exclusivement produite en nous par les forces et la matière du corps, si de près ou de loin elle doit rester complétement étrangère à tout autre principe producteur, comment admettre que les doctrines des grands hommes qui n'ont

jamais été nos œuvres puissent subitement nous apparaître, nous pénétrer et s'identifier complétement avec nous? Il faudrait donc croire, quand cette communion d'idées nous arrive, que nos forces et nos matières corporelles refont instantanément pour leur propre compte ces doctrines et ces œuvres que jusqu'à ce moment nous avons ignorées, car ne faut-il pas, selon le matérialisme, qu'à toute pensée qui est en nous correspondent des forces et des matières génératrices; et que seront donc ces forces et ces matières si ce ne sont pas les nôtres? N'est-il pas plus naturel de comprendre que c'est alors notre principe intelligent qui s'anime et s'éclaire sous l'impulsion du souffle inspirateur des génies qui nous ont précédé. Non, cette solidarité des intelligences que je fais intervenir ici n'est pas une décevante hypothèse. Comment sans elle nous serait-il possible de comprendre que l'idée de la prière ait pu s'introduire dans l'humanité? Même dans les religions informes, l'idée a trouvé sa place. Les Muses chez les Grecs ne sont-elles pas le symbole de cette source féconde où vont s'alimenter les intelligences terrestres, fonds commun qui fait dériver nos œuvres d'un même principe et les solidarise. Enfin cette assistance mutuelle entre tout ce qui est intelligent n'est-elle pas rendue sensible pour nous à un haut degré par ces recueillements profonds, par ces invocations tacites ou exprimées, mais toujours conscientes, que l'âme en travail de pensée adresse aux génies, esprits ou puissances qui, avant elle, ont projeté les rayons de leur intelligence sur les voies qu'elle s'apprête à parcourir à son tour. Le matérialiste en lisant les écrits des grands hommes pourra bien s'imaginer que c'est lui, que ce sont les mouvements de ses nerfs, de ses muscles de ses tissus qui reconstituent sans broncher Homère et Platon; quant à moi, mon orgueil se refuse à s'élever jusqu'à cette hauteur. Confiant dans cette croyance d'une âme immortelle et sans cesse agissante, qu'on peut bien nier en apparence mais qui est profondément enracinée dans tous les cœurs, dans cette croyance que ne cesse de fortifier en nous l'étude des mondes physique, intellectuel et moral, j'aime mieux répéter avec le poète :

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et, depuis trois mille ans, Homère respecté,
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Noble et radieuse pensée, éloquente protestation de l'intelligence éternelle contre la matière périssable, éblouissante manifestation de l'âme venant affirmer ses triomphes devant ceux qui n'ont pas su les voir, et revendiquer ses droits à ceux, qui ont fait pis encore que d'oser les nier, qui ont essayé de briser les tables sur lesquelles la conscience humaine les a burinés.

(C. L.) Fois Vallés,

Président de la Société scientifique d'Études psychologiques.

Campagne anti-spirite à Douai, ses résultats.

Douai, 20 juin 1879. — Une polémique s'est engagée dans notre ville, entre la presse et les spirites, à propos d'un certain Hanley-Linstedt, prestidigitateur, qui se proposait de démontrer dans une conférence anti-spirite les trucs employés par les médiums. Les journaux s'empressèrent aussitôt de ridiculiser notre doctrine et ce fut un tollé général contre le Spiritisme et ses adeptes qui furent bafoués, traités de fous et de charlatans. Ces épithètes malsonnantes, ce bruit, tout ce tapage, ont servi à propager le Spiritisme mieux que nous n'aurions pu le faire avec nos faibles moyens.

Voici le premier article de l'*Indépendant* de Douai, le 12 juin 1879. — « La *troupe* des fantoches Américains compte bien voir défiler devant elle à Douai, comme elle le fait partout, tout ce que la ville compte de grands et petits enfants. Nous avons parlé déjà de ces étranges automates, nous n'y reviendrons que pour constater leur succès assuré.

« Après les étourdissantes merveilles de mécanique récréative, nous aurons, — dimanche prochain, — une séance d'anti-spiritisme. Si *Alan Kadec !* et les frères Davenport ont quelques adeptes à Douai, nous croyons que ceux-ci feront bien, s'ils tiennent à conserver leurs illusions, de ne pas aller voir les expériences de M. et Mme Hanley-Linstedt. Comme Robin démasqua les jongleries des médiums américains, plus spirituels qne spirites, M. et Mme Hanley prouveront ce qu'il faut rabattre des soi-disant merveilles du spiritisme.

« Ce sera aussi gai qu'intéressant. Des délégués du public seront tirés au sort, au cours de la soirée, pour contrôler les expériences, qui attireront assurément beaucoup de monde.

« Le bureau de location est ouvert tous les jours, tant pour les Fantoches américains que pour la soirée d'anti-spiritisme, chez Mlle Barbet, rue de la Comédie, 12. »

Je me suis empressé de répondre; voici mon article que la rédaction de l'*Indépendant* a inséré, en le faisant précéder de quelques remarques qu'elle a bien voulu croire méchante; ces écrivains oublient que nous sommes plus indépendants qu'eux-mêmes puisque, républicains et Spirites, nous n'encensons plus les préjugés devant lesquels ils s'inclinent.

« Avant cette soirée littéraire, nous aurons, dimanche prochain, les expériences anti-spirites de M. et Mme Hanley-Linstedt. En bafouant des charlatanismes grotesques, M. Hanley nous donnera la plus gaie des soirées et les éclats de rire du public répondront aux burlesques évocations des médiums qui ne savent pas toujours prévoir les « difficultés qu'ils éprouvent » du côté de dame Justice. »

A propos de cette séance, un Douaisien, ami du spiritisme, nous adresse les réflexions dont nous donnons ci-dessous quelques

extraits. Nous ne partageons pas les vues et les idées de notre correspondant, mais nous ne leur refusons pas la lumière et la publicité :

« Monsieur le Rédacteur, je viens de lire dans votre journal, à la chronique théâtrale, l'annonce du programme de la séance anti-spirite qui doit être donnée dimanche prochain au théâtre, par M. et Mme Hanley-Linstedt.

« Permettez-moi de réclamer contre l'assimilation faite entre les vrais spirites et Allan Kardec d'une part, et les frères Davenport de l'autre. Ces derniers n'ont jamais eu aucun rapport avec les spirites, par la raison bien simple que le spiritisme n'a que faire des charlatans qui s'emparent de son nom pour exploiter la crédulité publique.

« Notre doctrine, qui est tout à la fois et une science et une philosophie, ne s'appuie pas, comme on paraît le supposer, sur des idées fausses, sur des utopies ou sur des hallucinations de cerveaux malades, mais sur des faits positifs reconnus comme vrais par des savants tels que William Crokes, membre de la Société royale de Londres, grand chimiste d'Angleterre, l'inventeur du radioscope ; C.-F. Varley, membre de la Société royale de Londres ; A.-R. Wallace, le célèbre naturaliste ; Aug. de Morgon, président de la Société de mathématiques de Londres ; W.-F. Barret, professeur de physique au collége royal des sciences de Dublin, Robert Chambers, l'un des publicistes les plus illustres de l'Angleterre ; Cox, l'avocat célèbre, le jurisconsulte éminent ; et W. Huggins, de la Société royale pour l'Angleterre ; en Allemagne, le célèbre astronome Zöllner ; en Russie, le conseiller Aksakof, le prince Emile de Sayn-Wittgensteim, et le duc Nicolas de Leuchtenberg ; en France, l'astronome Flammarion, Charles Lomon, l'auteur de *Jean Dacier*, Victorien Sardou, Maurice Lachâtre, Alexandre Dumas père, Eugène Sue et Georges Sand.

« Le spiritisme compte des millions de partisans avoués, déclarés, et des adeptes zélés dans toutes les parties du monde. Peut-on raisonnablement prétendre que tous ces spirites sont des fous ou des escrocs, sans égards pour le caractère, le savoir et l'honorabilité de ces personnes ?

« On engage les spirites de la localité à ne pas aller voir les expériences de M. et Mme Hanley, s'ils tiennent à conserver leurs illusions ; on se trompe étrangement si on croit que nous craignons les attaques de nos adversaires ; notre foi est inébranlable, parce qu'elle s'appuie sur la raison ! A moins qu'ils n'apportent quelque chose de mieux, de plus consolant que le spiritisme ; dans ce cas nous nous rendrions à l'évidence, car nous ne sommes pas de ces gens qui nient *à priori* et de parti-pris ce qu'ils ne connaissent même pas et dont l'argumentation se résume en ces mots : Je ne crois pas, donc cela est impossible.

« Je termine en donnant sur notre doctrine l'appréciation d'un homme que vous ne pourrez certainement pas taxer de folie, de

l'une des gloires de la France, de notre grand poète Victor Hugo.

« La table tournante et parlante a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

« Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Etudier un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychologique y gagnera sans nul doute. Ajoutons ceci : qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

« Du reste, comme on le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier. » Victor Hugo.

La rédaction de l'*Indépendant* a reçu deux articles qu'elle n'a pas insérés, l'un, signé *un ancien spirite*, l'autre est de *M. Bonnefont*, à Abscon, notre brave et si digne ami.

Ce pauvre *Indépendant*, après avoir été comme nous se buter aux portes du théâtre, fermées pour cause de désertion du fameux pourfendeur du spiritisme, a été réduit à cet alinéa piteux du 17 juin 1879.

« Théâtre. — Hier, jusqu'à une heure très-avancée de la soirée, on a distribué des programmes pour la représentation anti-spirite de M. Hanley-Linstedt. Vers sept heures, le bruit se répandit, que la séance n'aurait pas lieu, et, en effet, les spectateurs ont trouvé les portes closes. Aucune affiche, contrairement aux dispositions d'usage, n'a annoncé ce relâche inattendu.

« Nous nous étonnons, avec beaucoup de nos concitoyens, que la salle soit accordée *sans garanties* au premier venu, qui « lâche » le public avec un sans gêne si cavalier. Nous avons entendu dire que la salle était demandée par un impresario sérieux, qui s'est vu préférer M. Hanley, lequel a quitté Douai à l'improviste, le

soir même. Nous espérons que, désormais, la salle du théâtre ne sera livrée qu'à des directeurs offrant de réelles garanties. »

L'Ami du peuple, de Douai, ajoute : « M. Hanley-Linstedt vient d'infliger à la ville de Douai une de ces mauvaises plaisanteries dont il est prodigue, dit-on ; arrivé sans argent, il n'a pu retirer ses malles du chemin de fer, il n'a pu donner la représentation annoncée, ni solder les divers fournisseurs qu'il avait mis à contribution: imprimeur, afficheur, entrepreneur de menuiserie, musiciens convoqués. Le public est allé se casser le nez contre les portes du théâtre. »

Tel est la fin de cette comédie burlesque, entreprise par les célèbres et judicieux écrivains de l'*Indépendant* qui ont fait là une expérience *in anima vili ;* la bête leur a échappé, ce qui ne les empêchera pas d'en écorcher une autre à propos des spirites, jusqu'au jour où, plus humbles, ils diront leur *habemus confitentem reum ; hic jacet lupus.* (Traduction libre : Là, gît le lièvre.)

JÉSUPRET fils.

Discours de M. Godin à la Fête du travail, le dimanche 18 mai 1879

Nous avons entretenu nos lecteurs de l'organisation du Familistère de Guise, de l'œuvre sociale si importante du fondateur de cet établissement, M. Godin, et nous avons recommandé la lecture de ses *solutions sociales* (1). Nos amis savent que le Familistère de Guise à deux fêtes annuelles à époque fixe. Le 18 mai 1879, à la belle fête du travail, M. Godin à prononcé le discours suivant : tiré du journal *le Devoir*, organe du Familistère, tout commentaire devient inutile devant cet exposé lumineux et instructif d'un véritable homme de bien.

« A vous tous, employés et ouvriers, mes collaborateurs dans l'œuvre que j'ai entreprise, à vous qui m'avez aidé dans le passé et que je convie à être mes associés dans l'avenir, je rappelle que l'objet de notre réunion en ce premier dimanche de mai est de célébrer le travail, ce créateur du bien-être et du progrès dans l'humanité.

« Peut-être un certain nombre d'entre vous sont-ils portés à ne voir en cette fête qu'une fantaisie, qu'une occasion de divertissement ; tel pourtant n'a point été le seul but de son institution. La pensée qui lui a donné naissance a été celle d'en faire un symbole de l'avenir, un signe de rédemption prochaine des sociétés, rédemption qui s'opérera par la glorification du travail et des travailleurs et par l'avénement graduel des classes laborieuses au bien-être.

« Cette fête est, en outre, pour nous, mes amis, un moyen de perpétuer ce souvenir que les fondements du Familistère ont été posés à une même époque de l'année, en mai 1859.

(1) Se vend à la librairie des sciences psychologiques, rue Neuve des Petits Champs, 5. 5 francs, port payé. 1 vol. avec gravures.

« Mais avant de revenir sur le passé, je crois répondre à vos désirs en abordant de suite la question de l'association dont j'étudie depuis sept années les statuts, et dont je fais fonctionner, à votre profit, depuis deux ans, les principaux rouages.

« Vos caisses de prévoyance, de retraite, de pharmacie, les institutions protectrices de l'enfance, sont autant d'éléments dont la bonne organisation était indispensable à réaliser tout d'abord.

« A ces moyens de bien-être et de progrès est venue s'adjoindre depuis deux ans la participation aux bénéfices; cette participation, je vous ai appelé à en jouir sur des bases proportionnelles à vos salaires ou appointements et de façon à vous constituer des épargnes qui vont vous conférer des droits spéciaux dans l'association.

« Car le moment est venu de réaliser l'œuvre que je me suis tracée. Les statuts sont maintenant rédigés, les voici. (*M. Godin présente les statuts à l'assemblée.*)

« Ils contiennent comme annexes les règlements spéciaux des diverses institutions de prévoyance générale dont je viens de parler, et ceux réglant les mesures d'ordre des comités, unions et conseils représentant le travail.

« Le tout, comme vous le voyez, constitue un dossier trop volumineux pour qu'il me soit possible de vous en lire tout le contenu, mais je vais vous faire connaître les points essentiels les plus intéressants pour tous, ceux qui règlent les droits des travailleurs associés et des autres membres de l'association. Cette lecture vous permettra d'avoir une idée générale de ce que j'attends de vous et de me prêter un concours plus éclairé.

« Notre association est dénommée:

Société du familistère de Guise. — Association coopérative du capital et du travail — Son objet est défini en ces termes:

Art. 6. — L'association a pour objet :

L'exploitation sociétaire et locative du Familistère;

L'exploitation commerciale de ses magasins et débits;

L'exploitation sociétaire et industrielle des usines et fonderies appartenant au fondateur et situées à Guise et à Laeken-lez-Bruxelles, (Belgique).

Art. 8. —L'association se compose: — 1° Du fondateur; — 2° Des adhérents qui font des apports au fonds social; — 3° Des personnes des deux sexes qui adhèrent aux présents statuts en qualité de coopérateurs aux travaux et opérations de l'association.

Art. 9. — Les membres de l'association autres que le fondateurs se distinguent en: — Associés, — Sociétaires, — Commanditaires, — et Auxiliaires.

Art. 10. — Les conditions générales pour être admis dans l'association, à l'un quelconque des titres d'associé ou de sociétaire, sont: — 1° D'être âgé de 16 ans révolus; — 2° D'être d'une moralité et d'une conduite irréprochables; — 3° D'adresser au Président du conseil d'administration une demande sur une formule délivrée dans les bureaux de l'association, laquelle demande doit contenir tous les renseignements exigés sur le postulant; — 4° D'avoir pris connaissance des présents statuts et, dans le cas d'admission, d'entendre en séance de réception la lecture de l'exposé des principes et des chapitres IV, V et VI des statuts; — 5° D'adhérer expressément après cette lecture aux principes et aux

dispositions que les statuts renferment, ainsi qu'à tous les règlements particuliers qui sont ou seront décidés par l'association.

Art. 14. — Les associés sont les membres de l'association qui, outre les conditions générales énumérées art. 10, remplissent les conditions particulières suivantes :

1° Etre âgé au moins de 21 ans ; — 2° Résider au moins depuis cinq ans dans les locaux du Familistère ; — 3° Participer depuis au moins le même temps aux travaux et opérations de l'association ; — 4° Savoir lire et écrire ; — 5° Etre possesseur d'une part du fonds social s'élevant au moins à cinq cents francs ; — 6° Avoir été admis par l'assemblée générale des associés.

« Ici, mes amis, j'ai à vous faire remarquer que les conditions dont je viens de vous donner lecture ne seront pas applicables au premier groupe de ceux d'entre vous que j'appellerai au titre d'associés.

« Ceux-là entreront dans l'association de plein droit par mon appel ; j'en arrêterai prochainement la liste en m'entourant des renseignements et des appréciations propres à assurer un bon choix. Cela entendu, je passe aux droits conférés aux associés.

Art. 15. — Les associés ont la priorité sur tous les autres membres de l'association pour être occupés en cas de pénurie de travaux. — Ils participent à la répartition des bénéfices, conformément aux articles 143 à 155. — Ils composent les assemblées générales et prennent part aux votes de ces assemblées. — Ils jouissent des avantages particuliers de l'habitation du Familistère. — Ils ont, leur vie durant, et avec eux leurs familles ont droit aux garanties offertes par les institutions de protection qui y sont fondées en faveur des habitants, contre le besoin, le chômage, les atteintes de la maladie et les infirmités de la vieillesse, ainsi que pour l'éducation et l'instruction gratuite des enfants. (Art. 126, 128 et 132.) — L'associé qui est forcé par l'âge, la maladie ou les infirmités de cesser de prendre part aux travaux de l'association, continue à jouir des avantages résultant de l'habitation sociétaire conformément aux règlement avec le droit de siéger et de voter aux assemblées générales.

Art. 16. — Les associés sont inscrits suivant l'ordre de leur admission sur le registre spécial contenant la liste des membres de l'association de cette catégorie. — Le conseil d'administration délivre à chaque associé un diplôme constatant sa qualité, la date de son admission et le numéro de son inscription sur le registre des associés. — Le diplôme relate les conditions à remplir pour obtenir et conserver le titre d'associé, les droits que confère ce titre et les devoirs qu'il impose.

Art. 17. — L'associé conserve la liberté de renoncer à l'habitation dans les locaux du Familistère, mais, en quittant le Familistère, il perd la qualité d'associé pour devenir simple sociétaire, art. 18. — L'associé qui cesse à la fois d'habiter le Familistère et de prendre part aux travaux de l'association, ne conserve plus que la qualité de commanditaire attachée aux économies d'apport et d'épargne qu'il possède, art, 26.

« Telles sont, mes amis, les conditions propres aux associés ; mais vous avez entendu préciser dans l'article 9 que l'association comporte des membres à différents degrés.

« Après les associés viennent donc les sociétaires. Leurs conditions d'admissibilité sont réglées comme suit :

Art. 18. — Les sociétaires sont les membres de l'association qui, outre les conditions générales énumérées art. 10, remplissent les conditions particulières suivantes:

1° Avoir travaillé au service de l'association depuis un an au moins ; — 2° Etre admis par le conseil d'administration au nombre des sociétaires, après avis des représentations consultatives que se donnent les membres de l'association.

ART. 19. — Les sociétaires sont admis à deux titres différents :

1° Celui de résidents, c'est-à-dire d'habitants du Familistère ; — 2° Celui de non-résidents, c'est-à-dire d'habitants en dehors du Familistère et de ses dépendances.

Je passe quelques articles pour arriver à ce qui est à faire à l'égard des différents membres de l'association, en cas de ralentissement ou de manque de travail.

ART. 23. — En cas de chômage pour manque d'ouvrage, les associés ont privilége pour le travail sur tous les autres membres de l'association ; les sociétaires résidents ont privilége sur les non-résidents et ces derniers sur les auxiliaires, art. 49. — Les congés sont d'abord donnés aux auxiliaires, en commençant par les derniers inscrits et en remontant aux plus anciens, puis, dans le même ordre aux sociétaires non-résidents et enfin aux sociétaires résidents.

Néanmoins, dans l'ordre des congés à donner aux sociétaires non-résidents et résidents, le conseil d'administration peut tenir compte des besoins des familles et des besoins de l'industrie.

.....

ART. 29. — L'association admet en qualité d'auxiliaires salariés, des ouvriers et des employés qui ne sont ni associés, ni sociétaires.

ART. 31. — Outre leur salaire, les auxiliaires jouissent des avantages des institutions de prévoyance communes à tous les membres de l'association, ils en supportent les charges et obligations, art. 126. — Ils peuvent, après avoir rempli les conditions de temps exigées, être admis dans l'association, d'abord comme sociétaires, ensuite comme associés.

Telles sont, mes amis, les conditions principales faites aux membres de l'association. — Je reviens maintenant à ce que je vous disais en commençant. Les institutions de prévoyance générale, établies tant à l'usine qu'au Familistère, ont dans les statuts des articles spéciaux qui garantissent la stabilité de leur fonctionnement. — Il est dit à ce sujet :

ART. 125. — Les caisses mutuelles générales sont : — 1° La caisse des usines. — 2° La caisse des retraites et de subventions aux familles. — Ces caisses ont pour objet de subvenir aux besoins des malades, des blessés et des invalides du travail.

.....

ART. 127. — Les caisses mutuelles du Familistère sont : — 1° La caisse de prévoyance fondée entre tous les hommes en âge de travailler habitant le Familistère. — Cette caisse a pour objet de subventionner ses sociétaires malades blessés ou victimes d'accidents. — 2° La caisse de prévoyance fondée entre toutes les dames en âge de travailler habitant le Familistère. — Cette caisse a entre les dames le même objet que la précédente entre les hommes. — 3° La caisse de pharmacie fondée entre tous les adultes des deux sexes habitant le Familistère. — Cette caisse a pour objet la fourniture gratuite à ses sociétaires des médicaments nécessaires pendant la maladie. Elle pourvoit, en outre, aux frais civils des funérailles de ses membres.

.....

ART. 129. — L'association s'oblige à entretenir le fonctionnement des diverses caisses de prévoyance ci-dessus énumérées, conformément à leurs règlements particuliers tels qu'ils ressortent des délibérations prises par leurs comités respectifs, d'accord avec le conseil d'adminis-

tration, approuvés par les assemblées générales de leurs membres respectifs et sanctionnés par l'assemblée générale des associés.

Art. 130. — Les règlements particuliers des diverses caisses mutuelles de prévoyance établis, approuvés et sanctionnés comme il vient d'être dit, sont annexés aux présents statuts pour devenir la loi de ceux qu'ils intéressent, étant réservées les modifications qu'ils pourront y introduire.

.....

Art. 133. — Le conseil d'administration veille à ce qu'il soit pourvu aux dépenses des institutions de l'enfance établies au Familistère.

« Ainsi est assuré, comme vous le voyez, le maintien des institutions actuelles dont vous avez pu, depuis tant d'années déjà, apprécier l'utilité et les bienfaits.

« Je vais terminer ma lecture par l'indication des mesures prises en vue de la répartition équitables des bénéfices.

« L'article 142 dit à ce propos : — En vue de la répartition des bénéfices sur les bases prévues aux présents statuts, il est tenu une comptabilité spéciale, claire et facile à vérifier : — 1° Des émoluments, appointements et salaires gagnés par chacun des membres de l'association ; — 2° Un grand livre est ouvert pour les économies d'apport et d'épargne de chacun des membres de l'association ainsi que des cessions qui en seraient faites, comme il est dit art. 64 et 65 ; — 3° Tout porteur de livret d'épargne a, en outre, un compte ouvert sur un grand livre particulier pour ses économies non encore converties en titres d'économies.

.....

« Tel est l'ensemble des dispositions fondamentales qui règlent les droits de chacun des membres de l'association.

« Les personnes qui, attachées à mon œuvre par le double lien d'habitant du Familistère et de travailleur de l'usine, participent déjà aux bénéfices dans la proportion de leurs appointements ou de leurs salaires, remarqueront, qu'en ce qui les concerne, l'association a surtout pour objet de consacrer d'une façon définitive les avantages dont ils jouissent. Pour ces personnes, en effet, l'association fonctionne depuis deux ans, comme si les signatures étaient échangées entre elles et moi. — C'est que dans une œuvre aussi nouvelle, aussi considérable, il était indispensable, mes amis, de voir dans quelle voie on s'engageait et s'il serait possible de s'y maintenir pour le bien général. — Car je tiens à ne pas faire une œuvre fantaisiste et personnelle. Ce que je veux, c'est réaliser une fondation viable, pratique, qui puisse être imitée pour le grand profit de la société en général et des classes laborieuses en particulier.

« C'est pourquoi, à côté des motifs étrangers à ma volonté qui sont venus retarder la proclamation définitive de l'Association, — motifs que vous comprenez tous, — il y a eu les retards volontaires que j'ai cru sage d'introduire tant que l'expérience n'avait pas fourni ses enseignements sur les difficultés à vaincre et sur l'organisation social que j'avais conçue. — Aujourd'hui, à l'usine comme au Familistère, tout est préparé en vue de la réalisation de l'Association. La comptabilité générale est établie sur les bases

nécessaires, puisque depuis deux ans la participation aux bénéfices est réalisée pour la plupart d'entre vous. — Aussi, sachant que toutes ces mesures sont prises, un certain nombre se sont-ils déjà demandé quel serait le taux des bénéfices répartis cette année. — Je déclare donc à ce sujet à mes futurs associés et sociétaires, à ceux qui, par rang d'ancienneté, de bonne conduite, d'adhésion aux statuts, vont être appelés à une participation nouvelle, que les titres qui leur ont été délivrés l'an dernier vont recevoir un nouveau dividende dont le montant ne sera pas moindre que celui du précédent exercice, c'est-à-dire 8 p. 0/0.

« Il y a bien pour la régularisation des choses en vue de l'œuvre que je veux rendre définitive, à liquider des pertes qui atteignent le bénéfice du passé, mais ne voulant pas que vos dividendes à vous aient à en souffrir, c'est à ma charge seule que je les prends. — Les écritures vont donc être passées en conséquence et l'Association recevra de moi une situation nette de toute charge. (*Applaudissements.*)

« Cela dit, j'éprouve le besoin de jeter avec vous un coup d'œil sur les faits accomplis.

« Il y a bientôt 39 ans que je commençais sans fortune, presque sans ressources, dans un village voisin, les essais d'une industrie entièrement nouvelle; il y en a 33 que j'installais à Guise les ateliers embryonnaires de l'usine qui, aujourd'hui, vous fait vivre tous.

« C'est par le travail et par le travail seul que les ressources industrielles se sont accumulées parmi nous, que les inventions et les modèles se sont succédés, que les ateliers se sont élevés; et c'est il y a 20 ans, en mai 1859, que j'ai posé les fondements du Familistère qui, aujourd'hui achevé, va contenir environ douze cents personnes.

« Ayant crée une industrie qui donnait à toute une population des moyens d'existence, j'ai voulu par cette fondation mettre à la disposition des familles une demeure qui fût par elle-même une cause de bien-être et de progrès. — Il importe de voir si j'ai atteint mon but, si la fondation du Familistère, malgré l'hostilité, les préventions et les résistances qu'elle a rencontrées, n'a pas réalisé de progrès qu'on ne trouve nulle part ailleurs concentrés au profit d'une population ouvrière de l'importance de celle réunie ici.

« Dans ce palais social où je demeure avec vous, les choses d'utilité commune sont accessibles à tous; chacun peut en profiter dans une égale mesure; elles sont, en outre, d'une facile surveillance, à commencer par l'éducation et l'instruction de l'enfance. — La nourricerie, les jardins d'enfants, les écoles, toutes ces salles sont près de la demeure des parents. Les élèves reçoivent dans les classes les mêmes soins, la même instruction, aussi n'est-il personne d'illettré dans les générations qui s'élèvent au Familistère.

« Il y a bien parmi notre population enfantine des élèves à

divers degrés d'aptitudes et d'avancement, mais les moins avancés savent lire, écrire et compter; et il est à signaler que lorsque les circonstances éloignent de nous les enfants du Familistère, pour les appeler soit à l'armée, soit ailleurs, ils trouvent généralement à se placer d'une façon avantageuse pour eux.

« Le contact journalier de la communauté des besoins a développé parmi nous le sentiment de la mutualité; la facilité des réunions nous a permis d'organiser cette mutualité dans les principaux faits de la vie. Aussi le Familistère a-t-il sa caisse de retraite assurant des pensions aux invalides du travail, des secours aux veuves et aux orphelins, sa caisse de prévoyance donnant des subventions aux malades, sa caisse de pharmacie procurant, pendant la maladie, les médicaments nécessaires.

« Tels ont été les premiers degrés de participation aux bénéfices établis en faveur des travailleurs de tous ordres, puisque ces institutions diverses sont fondées non-seulement à l'aide de votre coopération, mais aussi à l'aide d'une contribution financière supérieure encore prélevée sur les bénéfices de l'établissement.

« Grâce à ces institutions, la misère a disparu de nos rangs; chacun jouit de l'aisance du foyer et des avantages que comporte une habitation réunissant les conditions nécessaires au bien-être et aux agréments de la vie.

« N'avez-vous pas, en effet, au Familistère, des facilités de relation toutes spéciales entre les divers logements et de ceux-ci aux magasins de vente et aux salles d'éducation et de réunion qui répondent aux divers besoins de la vie? — N'avez-vous pas des jardins, des promenades, des ombrages dont vous profitez chaque jour, avec la possibilité d'y introduire les moyens de délassement et d'amusement qu'il vous plaît d'imaginer? — Parce que vous jouissez au jour le jour de tous ces avantages, vous en prenez l'habitude et ne les remarquez peut-être plus; mais ils n'en constituent pas moins un bienfait précieux qui contribue au charme de l'existence et à l'amélioration des individus.

« Qui ne reconnaîtra d'autre part que les causes de contact journalier que vous avez les uns avec les autres dans les divers comités où vous vous réunissez pour accomplir le bien à l'égard de vos frères, soit en déterminant les subventions à accorder à ceux qui souffrent, soit en étudiant les moyens d'augmenter les satisfactions de la vie générale, contribuent dans une forte mesure à développer chez chacun de vous le véritable amour du bien? — Qui donc oserait ne pas tenir compte de ce fait, ou dire qu'il n'est rien alors qu'il constitue le réel progrès que l'homme est appelé à réaliser sur la terre.

« Ah! je sais bien que ces moyens d'amélioration et d'avancement ne correspondent ni aux vues, ni aux tendances des hommes qui rêvent un idéal impossible. Ils ne satisfont pas davantage les gens trop pressés de jouir. — L'œuvre du Familistère ne peut être comprise par ceux dont les préoccupations se concentrent unique-

ment sur leurs satisfactions personnelles. — Tel, par exemple, qui met son point d'honneur à se signaler, entre ses pareils, dans l'orgie et les excès en compromettant sa santé et ses moyens d'existence, ne peut avoir de sympathie pour une œuvre de moralisation. — Tel autre qui, moins déchu, croit que la conduite de l'homme sage consiste à être tempérant, à ménager sa santé, à savoir amasser pour soi toutes les jouissances de la vie sans s'occuper des autres, qui ne conçoit d'autre devoir que celui de respecter le texte des codes, ne comprendra non plus ni le côté moral, ni les avantages sociaux de l'Association.

« La pensée qui préside à la fondation du Familistère sera-t-elle jugée avec plus de sagesse et de raison par cet autre qui, étendant un peu la sphère de son amour du bien, pense qu'en travaillant pour soi-même il convient de faire tout le possible pour assurer à sa famille la meilleure place dans la société, sans pour cela avoir à ménager la situation d'autrui ? — Les personnes chez qui existent ces différentes manières de comprendre les devoirs de l'homme en société se demandent quels avantages personnels j'ai voulu réaliser en fondant le Familistère, et quels sont ceux que je poursuis encore en organisant l'association avec mes ouvriers. Circonscrites dans l'amour du bien pour elles-mêmes ou pour leurs familles, ces personnes ne peuvent comprendre la pensée qui m'anime, ni accorder leur sympathie à une œuvre qui a pour but le bonheur de tous et la protection de chacun.

« C'est là ce qui explique les résistances que le Familistère a rencontrées dans son développement et les préventions qu'il soulève encore. Mais ces difficultés disparaîtront devant les résultats de l'association industrielle qui est le couronnement de l'œuvre du Familistère. — L'association entre le travail et le capital est la grande tâche qui s'impose à nos société modernes. Partout les classes ouvrières aspirent à recevoir les garanties d'avenir dont elles ont besoin. Les paroles ne suffisent plus, il faut des actes. Or, ces actes se montrent ici dans toute leur réalité. — Les statuts que j'ai préparés, combinés avec les règlements spéciaux des institutions mutuelles qui fonctionnent parmi nous, vont constituer l'ensemble le plus complet des règles pratiques conçues jusqu'ici en vue de la participation des ouvriers aux avantages créés par le travail et l'industrie.

« Pour concourir au fonctionnement de l'œuvre, je vous ai invité l'an passé à constituer des groupes ou comités et des unions et conseils dont le but est la représentation et l'introduction du travail dans les faits administratifs de l'association. Ces comités, unions et conseils ont besoin d'être renouvelés entre ceux que je vais appeler au titre d'associés. Ce renouvellement devra donc s'opérer aussitôt que j'aurai arrêté la liste des premiers membres de l'association. — Mon choix devra naturellement porter sur les plus disposés à croire en l'avenir de l'œuvre et à lui prêter tout le concours possible.

« Quant à ceux qui hésitent et ne savent si travailler au bien général est la voie qui mérite réellement tous leurs efforts, ils pourront néanmoins, en attendant que leurs convictions soient faites, trouver place en nos rangs, puisque, à côté des associés jouissant de la plénitude des droits, l'association aura des sociétaires participants, ou même de simples auxiliaires.

« Le contrat d'association étant devenu définitif, j'ai l'espoir, mes amis, que vous vous sentirez maîtres de votre avenir et que, sous l'empire de la confiance qui vous animera, le zèle, l'économie et l'activité que vous apporterez à la prospérité de l'association feront doubler en votre faveur les dividendes que je vous compte depuis deux ans.

« Que ceux qui ont déjà confiance en l'avenir soient donc fortifiés dans leur espérance ; car la conviction donne aux hommes la force indispensable pour se tenir à la hauteur de l'œuvre qu'on veut accomplir. »

« Godin. »

NOTA. — M. Godin est convaincu de l'immortalité de l'âme, de la possibilité du commerce intelligent avec les soi-disant morts ; cette conviction lui donne l'esprit de suite, l'énergie voulue malgré les haines que l'on accumule autour de lui, pour mener à bien son œuvre si considérable de rénovation et de rédemption ; une femme intelligente, dévouée, qui possède un esprit supérieur, le seconde dans cette mission de solidarité, dans cette admirable entente entre le capital et le travail qui prépare l'avenir social des peuples.

Expériences du professeur Wagner avec des Médiums désintéressés.

Je vous ai fait un extrait du rapport de M. le professeur Nicolas Wagner, de l'Université Impériale de Saint Pétersbourg (professeur de Zoologie) sur les phénomènes qu'il a obtenus dans un cercle de famille avec un médium *non payé*.

1° M. Wagner a répété les effets obtenus par M. Zöllner avec le médium Slade, en obtenant l'empreinte d'une main, d'un pied de l'Esprit, sur du papier noirci, collé à l'intérieur d'une ardoise double et fermée ; il a réussi et ce résultat est encore plus concluant que celui de Zöllner, puisque ici ce n'est point avec un médium de profession tel que M. Slade, mais avec une dame honorablement connue, très-pieuse, où plutôt, avec trois dames médiums, présentes à ces séances intimes de famille.

2° La main, par sa forme bizarre a été reconnue pour celle d'une dame, morte depuis peu de temps, ayant fait partie du même cercle. L'identité de l'empreinte avec la main de la défunte, a été reconnue même par des personnes qui ne savaient rien de ces manifestations spirites et croyaient que l'empreinte avait été produite du vivant de la personne décédée.

Voici quelques détails tirés de l'article de M. Wagner, figurant au cahier de Juin, des « études psychiques » de Leipzig.

Il y développe cette thèse, que les sceptiques devenus aussi

fanatiques que les sectaires religieux, se laissent diriger par une force *illogique*, le fanatisme passionné, ce qui empêche tout raisonnement froid et objectif.

Nous voyons l'exemple de ce fait dans ce qui se passe en Allemagne par rapport au professeur Zöllner dont les travaux furent considérés comme étant en harmonie avec la logique, l'exactitude, et répondant à toutes les exigences scientifiques, jusqu'au moment où il s'occupa de rechercher des manifestations médianimiques. Depuis, on lui montre une antipathie aveugle; on le frappe dans l'ombre en se servant de preuves et de combinaisons absurdes qui font sourire l'homme sans préjugés, qui réfléchit sainement.

Le cercle dans lequelle phénomène a été obtenu à St-Pétersbourg, s'était formé dans la famille de M.... Ingénieur des mines et chimiste en même temps, dans le but de se convaincre de la réalité des faits annoncés dans quelques Journaux, par MM. les professeurs Butlerow et Wagner. Le cerle se composait de M. T., de sa femme Sophie T., de la sœur de celle-ci, d'une amie intime de Madame T. et d'une quatrième dame, Mlle Catherine L. Les trois premières étaient très-pieuses, othodoxes, elles considéraient les manifestations obtenues par la médiumnité de leurs amies comme des miracles; Mlle Catherine L. était matérialiste imbue des principes du publiciste russse très-connu, M. Pisaref.

Tous avaient l'espoir de constater que les phénomènes dits spirites, n'étaient autre chose que le développement ultérieur de certaines productions physiques déjà connues. Dans cette hypothèse on commença par isoler du sol la table autour de laquelle on se plaçait, par des supports en verre; et on passa à chaque pied un fil de fer dont les bouts furent liés a un galvanomètre.

Au lieu d'effets physiques, dans la première séance, la table demanda l'alphabet; on obtint ces mots: Je souffre, parce que tu ne crois pas!

D. A qui s'adresse cette phrase?... R. A Catherine L.... D. Qui es-tu donc? R. Je suis ton amie « Olga N. »

Cette amie passionnément aimée, par Catherine L. et athéiste comme elle, était morte depuis un an; la manifestation produisit une profonde impression sur Mlle Catherine L. d'autant plus que les communications données par l'Esprit, dans la même séance, ne permettaient pas le doute sur l'identité de cet être invisible et intelligent avec l'amie défunte Olga N.

On renonça dès-lors aux précautions prises au début et les communications devinrent de plus en plus faciles et suivies. Dans le courant des séances régulières, et même, en dehors de ces réunions, l'Esprit d'Olga N. se manifestait fréquemment à son amie Catherine L,

M. Wagner cite plusieurs notes qu'il a trouvées dans l'Album de Catherine L. (qui est morte depuis), constatant les relations de celle-ci avec l'Esprit d'Olga N., entre autres celle-ci:

Le 30 mars, 6 h. 3/4 du soir :

Pourquoi, Olga, as-tu frappé hier à la cloison de ma chambre ? R. De mauvais Esprits t'ont empêchée d'aller prier, et je suis venue pour te dire que tu ne dois pas leur obéir. Je ne viendrais pas de la semaine, je suis très-occupée. Jeudi prochain, après la communion je te rendrai visite.

D. Ainsi, si je communie, tu viendras me rendre visite ?... R. Oui, et même, je te ferai un cadeau.

D. Et quel sera ce cadeau ?... R. Tu le recevras le jour de ta communion, dans l'église même.

Mlle Catherine fût le 1er Avril à confesse, et après s'être assise à sa place ordinaire, dans l'Eglise, subitement elle reçut dans sa main un bouquet de myrthe avec une rose blanche, lié par une mèche de cheveux connus et bien chers ; c'était le bon souvenir.

Le même soir, le cercle reçut la communication suivante : Salut à vous tous ; j'espère que ma Catherine est satisfaite de mon cadeau ; il signifie : amour pur, éternité !

Un autre jour, le médium, Madame Sophie T., tomba en transe. Une main apparut, visible pour tous et toucha tous les assistants, l'un après l'autre. Comme on demanda à embrasser cette main, l'Esprit répondit qu'il poserait sa main au milieu de la table, sur une serviette, et que, là, on pourrait la toucher, ce qui fut fait. La main était chaude et élastique comme celle d'un vivant.

Tous les phénomènes habituels, tels que mouvements d'objets divers, apparitions lumineuses, etc., se produisaient en abondance pendant les séances de ce cercle intime ; des fleurs, des images, des cheveux, étaient apportés fréquemment. Un jour, la demoiselle de Mme T., jeune fille de 14 ans, reçut une grenouille verte, vivante, en remplacement de celle qui venait de mourir. Cette grenouille vécut quelques jours et disparut.

L'Esprit Olga N. annonça enfin sa matérialisation complète par le plus fort des trois médiums, Mme Sophie T., en fixant le jour pour cette manifestation suprême.

Le médium *entransé* fut placé sur un divan, caché par un plaid suspendu de telle façon que quelques-uns des arrivants pouvaient observer une partie du corps du médium et ses mouvements. — La pièce était mi-éclairée.

Le médium *entransé* fut élevé plusieurs fois en l'air par une force invisible, puis, posé à terre et replacé sur le divan. Après, on vit une forme couverte d'un voile épais de gaze blanche, s'élever derrière et au-dessus du rideau improvisé, et lentement redescendre vers les assistants, pour s'approcher de Catherine L. qu'elle embrassa ; elle lui caressait la figure avec sa main, puis elle disparut en remontant vers le plafond.

La séance suivante eut lieu dans l'obscurité ; l'apparition s'y présenta avec cette variante, qu'un voile de gaze descendit en couvrant Catherine L.

Le médium, Mme Sophie T, se sentant fatigué et malade après

ces séances de matérialisation, on y renonça en admettant que toutes les preuves désirables de la continuation de la vie après la mort étant obtenues, ce serait un péché que de vouloir pousser l'investigation plus loin. Dès lors, on se contenta de consulter de temps à autre les invisibles par la typtologie, où par la psychographie.

Une année environ après les manifestations d'Esprit matérialisé, pendant l'hiver de 1877, je fis la connaissance du chimiste et ingénieur T. et de sa famille ; désirant faire des recherches scientifiques sur ce terrain, je priai les anciens membres du cercle de reprendre leurs séances dans le but de me faciliter mes études. — L'opposition contre mes projets fut vive, surtout de la part de Mlle Catherine L., qui, d'athéiste, était devenue ultramontaine et prétendait que les phénomènes ne convertiraient personne, que la foi seule pouvait conduire au salut.

Dans la première séance que l'on m'accorda et qui eut lieu dans la demie-obscurité, une main se forma au milieu de la table, sous la serviette qui servait de tapis ; cette main sortit de dessous la serviette et toucha tous ceux qui s'approchèrent d'elle. Ce fut là la seule matérialisation obtenue.

Catherine L. mourut d'un catharre chronique qui finit par tourner en phthisie. Sa mère, orthodoxe fanatique, considérait les manifestations d'Esprits comme diaboliques. Quand, le jour de l'enterrement, cette mère intolérante découvrit que les amies de la défunte avait exécuté une des dernières volontés de Catherine, celle de l'envelopper dans le voile qui lui avait été apporté de l'autre monde et de mettre auprès d'elle les objets qui lui avaient été donnés le jour de sa communion à l'église, elle arracha ces objets du cercueil de sa fille pour sauver l'âme de Catherine de la damnation éternelle.

L'Esprit de Catherine L. consulté, le cercle reprit ses séances en se complétant de quelques nouveaux membres ; l'ingénieur M. et le docteur L. Ce dernier y assistait moins régulièrement que le premier.

Par la typthologie on nous conseilla dès la première séance d'essayer d'obtenir le phénomène du professeur Zöllner. Mon but étant de confirmer l'expérience faite par mon célèbre collègue de Leipzig, je passe sur tous les autres phénomènes qui se sont produits simultanément pour ne parler que de celui-ci. On prit une ardoise double, ordinaire ; dans l'intérieur de cette ardoise, on colla un papier sur chaque côté, au moyen d'un peu de cire, le papier fut noirci avec de la suie. Après avoir fermé l'ardoise ainsi préparée, on la ficela solidement, on cacheta les bouts de la ficelle ainsi que les bords de l'ardoise avec le cachet de l'ingénieur T. que j'emportai avec moi. Par l'alphabet, on nous avait dit que cette ardoise devait rester pendant plusieurs séances au milieu de la table, sous une serviette, et que, après cela, nous y trouverions des empreintes à l'intérieur. — Pendant les trois

premières séances, la table fut constamment remuée par la force invisible ; elle passa de l'un à l'autre pour rester quelques minutes sous les mains de chacun des assistants.

A la troisième séance, on nous ordonna de changer de cachet et d'y mettre sept nouveaux scellés. Y a-t-il quelque chose sur l'ardoise, demandâmes-nous ? Je ne le sais pas ! fut la réponse. En ouvrant l'ardoise, nous n'y trouvâmes rien.

L'ardoise fut ficelée et cachetée à nouveau avec un autre cachet de M. T. que j'emportai avec moi, comme le premier. A la prochaine séance, après quelques soubresauts de la table, on me commanda de mettre l'ardoise sur mes genoux, ce que je fis.

Pendant quelques minutes, elle y resta tranquille, mais alors, je sentis que pendant quelque temps on la touchait avec douceur.

Bientôt la table annonça, par des coups frappés, que l'on pouvait ouvrir l'ardoise.

On alluma les bougies, la séance ayant eu lieu dans l'obscurité ; nous ouvrîmes l'ardoise, où nous trouvâmes l'empreinte d'un pied au côté gauche, et l'empreinte d'une main au côté droit de l'ardoise. Les trois dames et M. T. reconnurent la main pour celle de leur amie, M^lle^ Catherine L. Voici la photographie de cette empreinte.

Nicolas Wagner. Tiré des études psychiques de Leipzig. — *Juin* 1879. (Traduit par M. Ch. de Rappard.)

Revue générale du Spiritisme.

The Banner of Light (*Boston*). — On prête à Agassiz cette vigoureuse réflexion :

Dès qu'un fait nouveau, extraordinaire en lui-même, est présenté à la science, on commence par répondre : « *Ce n'est pas vrai !* Puis ensuite, que : « *C'est contraire à la religion* » et enfin que : « *Tout le monde savait cela depuis longtemps.* »

The Banner of Light. — Les manifestations physiques qui avaient eu lieu à Amherst pendant plusieurs mois, et qui avaient été attribuées à la médiumnité de M^lle^ Esther Cox, viennent de se renouveler avec autant d'intensité.

Pendant que M^lle^ Cox lavait, le linge sortit du baquet et alla frapper doucement les personnes présentes. M^lle^ Cox ayant passé dans une pièce voisine, la plupart des objets présents parurent animés et la suivirent.

Ces manifestations ont toujours lieu en plein jour et les personnes présentes en rendent témoignage.

Nota. — Les même faits ont eu lieu en France, à Corbigny (Nièvre), chez M. Lavoignat ; la bonne de cette maison, médium à manifestation physique, voyait un énorme cuvier la suivre, et se retourner sans dessus dessous avec le linge qu'il contenait — Les ménagères de Corbigny redoutent la présence de cette bonne.

The Harbinger of Ligt (à Melbourne). — Avant d'instruire un

néophyte sur les pratiques du spiritisme, préparez son esprit à comprendre le spiritualisme. L'esprit mal préparé peut s'étonner des phénomènes qu'un ami bien intentionné lui montre, dans le but de le convaincre et d'en faire un prosélyte, mais la plupart du temps le but est manqué, car en dehors de sa curiosité satisfaite, la condition normale du néophyte ne lui permet pas de comprendre la portée du phénomène, et il est moins convaincu que s'il n'eut rien vu. Pourquoi voudriez-vous que des matérialistes changeassent subitement d'opinion, alors qu'ils ne comprennent même pas le sentiment de l'amour ? Si vous voulez le progrès du spiritisme, choisissez pour adeptes les personnes qu'un sentiment de délicatesse et d'amour porte vers le beau, le bien, et surtout vers l'inconnu; vous ne rencontrerez plus cette opposition systématique, si désespérante, et vous pourrez déposer dans leur cœur, à l'aide du raisonnement soutenu, la connaissance de l'immortalité de l'âme; chercher ce qu'elle peut devenir est alors une nécessité. C'est le seul mode logique pour propager la grande et belle doctrine spirite que chacun devrait connaître.

The Harbinger of light (Communication). — De même que l'embryon partage la nourriture de la mère, de même, le médium qui n'est pas encore né dans le monde spirituel, partage la nourriture spirituelle. Le lien magnétique qui nous unit peut-être comparé à celui qui unit la mère à l'enfant; et aussi complète est l'union qui existe entre un médium bien développé et ses guides. Des circonstances étrangères peuvent, il n'est que trop vrai, affecter le médium, mais, malgré tout, jusqu'à un certain point seulement et sous contrôle. Il n'y a personne au monde qui ait des gardes plus vigilants. Un danger le menace-t-il? un émissaire est envoyé pour le prévenir et l'on sait qu'un homme prévenu en vaut deux. Plus le médium est sensitif, plus il nous est nécessaire de veiller sur lui. Jamais aucun médium, quelle que soit sa médiumnité ne sera trop attentif par rapport à tout ce qui l'entoure : « Les personnes qui fréquentent la maison qu'il habite, sa nourriture, ses vêtements, pour ne pas parler de l'air qu'il respire, tout réclame de sa part la plus grande attention. Les objets qu'il touche, son ameublement peuvent être employés contre lui-même, comme instruments de torture, s'ils sont chargés d'un fluide magnétique contraire. Ceci étant posé, quelle souffrance ne peut-on pas endurer au point de vue de l'alimentation, nul ne pouvant prendre de nourriture sans prendre sa part du fluide magnétique qu'elle renferme ; si votre cuisinier est un être mal équilibré sous le rapport de la constitution, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ses mains créent le dégoût et l'entretiennent.

On ne peut trop s'appesantir sur ce sujet, car, il est possible à certaines natures sensitives d'être empoisonnées par l'assimilation d'une nourriture saturée de mauvais magnétisme. Une passe peut guérir, mais une passe peut détruire. Une coupe d'eau froide,

magnétisée avec des sentiments charitables peut-être la guérison d'un homme, tandis que les viandes délicates qui en sont dépourvues ne semblent être que des cendres pour le palais. Ne méprisez donc jamais les petites choses parce qu'elles sont petites: La caresse de la main peut paraître peu de chose, mais pour celui qu'elle soulage, il y a là un véritable pouvoir.

Il y aurait beaucoup moins de souffrance sur le globe, si chacun pouvait être amené à la connaissance de ce pouvoir qui est à l'état latent en chacun de nous.

L'apposition des mains signifie plus que le simple sens du mot; avec ces paroles: « Recevez l'esprit saint, la force universelle, » un pouvoir se manifeste chez celui qui a la faculté de *guérir*, et sans cette faculté, il ne peut y avoir de représentants du fluide divin; ceux qui la possèdent, sont par eux-mêmes prophètes, prêtres et rois, et ils sont libres, s'ils s'élèvent toujours plus par le désintéressement et la moralité.

On lit dans le *Mind and Matter*: — Seize esprits apparurent dans une séance chez M. et M^me^ Bliss; les uns vêtus d'une draperie lumineuse portaient une étoile sur le front; d'autres chantaient et causaient avec nous. En nous approchant trop près du foyer d'où ils convergeaient à travers la chambre, leurs formes devenaient moins nettes, ce phénomène est occasionné, croyons-nous, par l'approche de métaux que nous avions sur nous, tels que le fer, — ceci ne peut-être déterminé que par des expériences nombreuses et suivies.

Tiré du *The Médium and Daybreak*. — La médiumnité de M^me^ Espérance. — Le 21 avril, dans une séance qui eût lieu, au n° 28, Newbridge street, Newcastleon-Tyne, sur du papier à dessin, marqué d'avance par des personnes présentes, M^me^ Espérance dessina en pleins ténèbres et en un quart d'heure, le portrait d'un Esprit qu'elle vit dans la chambre. Un monsieur, présent à la séance, le reconnut pour celui de son fils, mort en 1852, sans qu'aucune photographie ou peinture en eût été jamais faite. M^me^ Espérance n'avait jamais connu ce jeune homme de son vivant. En dessinant, elle ne cessait de causer avec ses voisins.

Phénomène curieux: pendant les expériences de M^me^ Espérance, le papier lui semble couvert d'une clarté qui dure de 5 à 20 minutes, en moyenne; les plus courtes séances donnent de très-beaux résultats. Le médium est obligé d'étudier très-activement le dessin, pendant la journée, pour arriver à rendre vivement le croquis, car, d'après lui, l'influence médianimique n'existe que dans la vue de l'Esprit et dans l'éclairage de son papier, nullement dans le dessin; ce qui l'étonne énormément, c'est de voir avec tant de justesse les traits et les ombres sans avoir besoin de gomme pour les rectifier.

M^me^ Espérance à l'état de veille a lu en public la majeure portion d'une lettre cachetée donnant ainsi la preuve convaincante de sa

faculté. En obtenant le portrait d'un Esprit dans les ténèbres, elle croyait rêver et demandait à ses voisins s'ils le trouvaient ressemblant à l'Esprit de l'un de leurs parents qui ne l'avait pas quittée de la soirée. Allumez d'abord la lampe, lui répondit-on, elle ne s'était pas rendu compte qu'il faisait nuit.

Mme Espérance étudia sérieusement le dessin; en un quart d'heure, sans lumière, elle termine un dessin qui ferait honneur à un artiste qui l'aurait fait en plein jour, et en travaillant au moins une heure.

The spiritualist Newspaper. — D'après les expériences que nous avons faites, pendant les matérialisations d'Esprits obtenues par Mme Elgie Cornet, tout nous porte à déduire que cet ordre de phénomènes doit se passer ainsi : Un double du médium sort de lui, sans être visible à l'œil dans la première phase ; graduellement, le double se forme au moyen des fluides du médium, jusqu'à ce qu'il se soit façonné une tête, des épaules, des bras et des mains. A cette période, nous avons les demi-formes d'Esprits vivants qui se montrent quelquefois dans les ténèbres pendant que l'on tient les mains des médiums ; ils sont généralement vêtus d'une sorte de draperie commune. En continuant, le phénomène s'accentue ; on obtient un duplicata du médium, grandeur naturelle ; et tous les deux sont tangibles ; nous croyons alors que chacun d'eux ne pèse que la moitié du poids de l'instrument humain qui a servi à la manifestation.

Plus l'esprit se matérialise, plus il augmente de poids, au détriment du médium qui devient de plus en plus éthéré, puis invisible, ne faisant plus qu'un avec l'esprit matérialisé. Ce phénomène répond, ce semble, à la facilité avec laquelle, certains médiums sortent des cordes qui les tiennent enchaînés, sans en couper les nœuds. Le phénomène s'opère quelquefois avec une telle rapidité que les personnes présentes n'ont pas le temps de la réflexion. Il est probable que ces mêmes changements de forme ont lieu aussi lors des apparitions faites au lit des morts. L'Esprit doit alors prendre assez de matière à son corps pour se montrer à distance à ceux qu'il aime.

La *Revue spirite*, en 1878, a relaté les expériences faites par la British association de Londres, par lesquelles il était mathématiquement prouvé que le médium perdait la moitié et les deux tiers de son poids, pendant la matérialisation de l'esprit qui se servait de ses fluides, ce qui corrobore le dire du *The spiritualist newspaper*. (*Traduction de M. de Warroquier fils.*)

Un Spirite officier d'Académie. — M. Ch. Hue, membre de la société d'Études psychologiques, vient d'être nommé officier d'académie. — Le *Mémorial Cauchois*, journal Républicain à Fécamp, s'exprime ainsi :

Nous avons aujourd'hui à enregistrer une décision ministérielle qui, nous en sommes assurés, sera approuvée par ceux qui, tout

esprit de parti mis de côté, applaudissent aux récompenses accordées aux services publics rendus par dévouement.

Cette décision, en date du 2 de ce mois, nomme officier d'Académie M. Ch. Hue-Maze, conseiller municipal, ancien juge au Tribunal de commerce, membre et secrétaire de la délégation pour l'instruction primaire dans le canton de Fécamp.

Cette promotion est la juste récompense d'études, de services de toute nature rendus par M. Ch. Hue, tant à l'instruction publique qu'aux intérêts locaux et municipaux.

Nota. — Ajoutons que M. Ch. Hue est un zélé propagateur du magnétisme et du spiritisme, qu'il a publié, en 1864, un livre intitulé *Le vrai et le faux magnétisme*, dans lequel, il traite la question du magnétisme au point de vue scientifique et médical, en appuyant son opinion sur celle de personnages appartenant au monde savant.

Le spiritisme théorique et pratique fait l'objet des études et des recherches de M. Hue; nous avons publié ses appréciations. Il possède de nombreuses communications écrites, et se tient au courant des découvertes spirites et de tout ce qui s'écrit à ce sujet.

A chacun de ses voyages à Paris, il se met en rapport avec ses frères en croyance voués à l'étude des manifestations; il remporte chaque fois une moisson de faits qu'il publiera en temps opportun. Il collectionne aussi tout ce qui peut provenir des apports faits par les Esprits, ce que produisent les médiums à effets physiques et dessinateurs, ce qui lui compose un musée bien rare et très-original; il reçoit avec plaisir les objets de nature spirite qu'on veut bien lui adresser. P.-G. L.

Le Fluide périsprital est-il impondérable?

La lettre suivante, reçue de Lyon, le 19 novembre 1878, semble prouver le contraire.

« Messieurs, les expériences faites par l'association anglaise sur la *variation dans le poids des médiums, pendant les manifestations*, et dont j'ai lu un compte rendu dans la Revue spirite, sont *de premier ordre*, ainsi que vous le faites remarquer. Elles produiront une impression profonde sur les esprits réfléchis, parce que la question entre réellement avec elles dans le domaine scientifique. Pour la maintenir sur ce terrain, je me permets d'appeler votre attention sur la *conclusion erronée à mon avis*, qui se trouve dans la remarque signée O.-A. C, faisant suite à la lettre de M. Harisson, et d'après laquelle *le fluide périsprital serait pondérable*. Cette observation ne résulte évidemment pas des expériences anglaises, car les savants qui y ont pris part, et qui savent que les fluides impondérables ne sont ainsi dénommés que parce qu'on n'a pu jusqu'ici constater leur poids, se sont donné garde de dire que le fluide périsprital est pondérable.

Considérons, en effet, que dans les cours des expériences auxquelles je fais allusion, le poids du médium qui était de 135 livres

avant les matérialisations et descendu à 35 livres, pendant certaines matérialisations. En conclura-t-on que la différence (100 *livres de fluide*) a été employée à la matérialisation ! Cette manière de parler ferait sourire, à juste titre, les hommes sérieux, les savants surtout pour qui les fluides ne sont qu'un état particulier de mouvement de la matière cosmique, *c'est-à-dire rien de pondérable*.

Mais autre chose serait de dire que le poids du médium a diminué parce que les molécules de son corps se sont matérialisées sous une autre forme, et que la force est à la fois le véhicule qui a opéré ce transport de molécules, et a été ce qu'on nomme le fluide périsprital ! — Le phénomène de la matérialisation étant admis (je n'en ai pas encore été témoin et ma conviction scientifique est à faire sur ce point). — On peut théoriquement se l'expliquer comme l'on s'explique le transport des molécules d'un pôle à l'autre, d'une pile dans les décompositions chimiques et dans les travaux galvanoplastiques. Le corps de tout homme, celui du médium, est un composé de solide, de liquide et de gaz, que le courant périsprital, mu par la volonté de l'esprit qui doit se matérialiser, décompose ; l'esprit est la pile agissante ; le médium, le sel à décomposer ; le corps éthéré de l'esprit à revêtir de couches solides empruntées au corps du médium ou bien à d'autres corps, est comme la statue qu'on veut recouvrir d'une couche argentée par la galvanoplastie.

Ainsi s'expliquent à mon avis tous les phénomènes de matérialisation, ceux relatifs à l'augmentation et à la diminution de poids des corps solides sous l'influence d'un esprit. Ce n'est pas le fluide périsprital qui pèse, c'est la matière solide à laquelle il sert de lien et de véhicule qui se concrète. — N'oublions pas que le mot fluide devrait signifier uniquement : *état particulier de la matière en mouvement*.

Les œuvres de Dieu sont partout logiques, aussi bien dans la matérialisation des Esprits que dans les décompositions chimiques des laboratoires. Si la matérialisation des Esprits est une chose vraie, le savant l'expliquera en disant que l'esprit matérialisé a attiré à lui, en vertu de forces qui lui sont propres, des éléments matériels capables de se concréter, sous le principe de vie, d'une manière temporaire pour se désagréger ensuite instantanément.

Quant au fluide périsprital, il restera toujours impondérable.

Agréez, messieurs l'assurance de ma haute considération. »

Un ancien lecteur de la Revue spirite. ALEXANDRE.

Libres-Pensées.

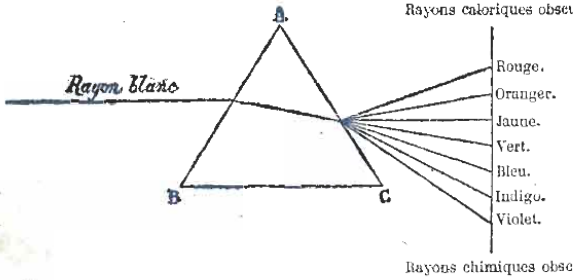
(Voir la *Revue* de juin 1879.)

XXIV.

Nous venons de faire jouer au rayon solaire un rôle bien important dans tout ce qui regarde notre création terrestre, dans toutes

les transformations qui se font sur la surface de notre globe ; aussi croyons-nous nécessaire de faire ici une petite digression en essayant de donner une idée de la composition très-complexe d'un rayon de soleil et de la manière dont nos savants, au moyen de l'analyse spectrale, ont pu le décomposer et le connaître dans tous ses éléments. Nous espérons que nos lecteurs ne nous saurons pas mauvais gré de cette excursion dans le domaine des sciences pures.

On appelle *prisme* une masse solide de verre transparente qui, si on pouvait la couper bien perpendiculairement avec un couteau, présenterait pour section un triangle *A B C*.



C'est donc un solide de verre présentant trois faces planes ayant la forme de rectangles, l'une dirigée suivant A B, l'autre suivant A C et la troisième, qui ne sert à rien dans les expériences, dirigée suivant B C et que l'on appelle la base du prisme.

Si sur la face A B, par exemple, on laisse tomber un rayon de soleil, ce rayon, après avoir traversé la masse de verre, se décompose en formant un éventail lorsqu'il sort par la face A C. On voit alors qu'il s'est divisé en une infinité de rayons de différentes couleurs et si l'on reçoit ces rayons sur une grande feuille de papier on reconnaît facilement les sept couleurs principales de l'arc-en-ciel ;

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge.

C'est la gamme des couleurs. C'est ce que l'on est convenu d'appeler LE SPECTRE SOLAIRE. Ceci prouve que le rayon blanc qui vient du soleil est composé d'une infinité de rayons de nuances différentes. Chacun d'eux en émergeant, c'est-à-dire en sortant du prisme pour la face A C, prend une direction différente et, en se séparant des autres, se rend ainsi visible à l'œil de l'observateur.

Eh bien ! les corps de la nature absorbent plus ou moins de ces rayons.

Si les pétales d'une fleur nous paraissent rouges, c'est qu'ils absorbent tous les rayons colorés qui sont contenus dans le rayon solaire blanc, excepté le rayon rouge qui se réfléchit dans l'espace. Un corps jaune est celui qui ne diffusera que les rayons jaunes. Les corps blancs sont ceux qui ne permettent l'entrée à aucun des

rayons colorés du rayon solaire. Un corps noir, au contraire, est celui qui absorbe tous les rayons colorés.

Faire tomber un rayon solaire sur un prisme et étudier les différents rayons dans lesquels il se décompose en sortant par l'autre face, cela s'appelle *faire une analyse spectrale*, et l'appareil que l'on emploie prend le nom de *spectroscope*. L'analyse spectrale a conduit aux plus belles découvertes de l'époque actuelle.

Dans cette étude du spectre solaire, on remarque d'abord que le rayon blanc qui vient du soleil se décompose en passant à travers le prisme, en une infinité de rayon colorés.

En second lieu si, sur le trajet de chacun de ces rayons on place un petit thermomètre, on constate qu'ils ne transportent pas tous la même quantité de chaleur ; ainsi celui qui en porte le plus est le rayon rouge et celui qui en porte le moins le rayon violet.

En troisième lieu on reconnaît qu'il y a, sortant de la face A C du prisme, des rayons qui sont invisibles à l'œil mais qui portent avec eux de la chaleur, on les appelle *rayons calorifiques obscurs*.

Enfin l'on constate que tous ces rayons produisent des décompositions chimiques, aussi bien les rayons obscurs que les rayons lumineux, et ce sont justement ceux qui sont voisins du violet qui ont le plus de force de décomposition chimique tandis que les voisins du rouge sont ceux qui en ont le moins.

Maintenant que nous avons décomposé le rayon qui nous vient du soleil on ne s'étonnera plus de la puissance et de l'effet qu'il peut produire sur les plantes et même sur les animaux, car il faut absolument poser en principe que rien n'est inutile dans la création.

Pour mettre d'ailleurs nos lecteurs complétement au courant des dernières découvertes de la science, nous allons les initier en quelques mots à l'explication que nos savants donnent de la chaleur et de la lumière (1).

Un corps lumineux, notre soleil ou toute autre étoile, est un corps dont les molécules exécutent des vibrations très-rapides ; ces vibrations se propagent à travers ce fluide invisible et sans poids qui remplit les espaces célestes et s'appelle Ether. C'est absolument de la même manière que le son se propage dans l'air qui enveloppe notre terre et vient se répercuter dans notre oreille. On sait d'ailleurs que pour produire le son le plus grave que notre oreille puisse percevoir il faut 16 vibrations de l'air par seconde, et 48,000 pour le son le plus aigu que nous puissions entendre. C'est ainsi que l'éther étant mis en vibration pénètre dans notre œil et produit sur la rétine la sensation de lumière. La rapidité plus ou moins grande des vibrations, c'est-à-dire le nombre des vibrations que les molécules exécutent dans un temps donné, caractérise la couleur qui correspond à ce que l'on appelle

(1) Les détails qui vont suivre sont empruntés en partie à M. Briot, « *Conférences scientifiques à la Sorbonne.* »

en musique *la hauteur du ton*. Mais de même que notre oreille ne peut pas percevoir la série entière des vibrations de l'air et ne la perçoit que de 16 à 48,000 ; de même notre œil ne peut percevoir la série complète des vibrations de l'éther. La note la plus grave que notre œil puisse percevoir est le rouge, et la note la plus aiguë le violet. Entre ces deux notes extrêmes sont comprises toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les vibrations lumineuses sont incomparablement plus rapides que les vibrations sonores ; on les compte par millionième de seconde. En un millionième de seconde on compte 400 millions de vibrations pour produire le rouge et 800 millions pour le violet. Mais l'échelle des vibrations de l'éther se prolonge beaucoup au-delà de ces limites ; on les reconnaît à l'aide d'expériences que l'on fait dans les cours de physique, et l'on constate qu'au-dessus du rouge les vibrations de l'éther se manifestent par des actions calorifiques rendues sensibles au moyen des thermomètres, et qu'au-dessous du violet elles produisent des actions chimiques, des phénomènes de décomposition.

Ainsi dans l'échelle des vibrations, notre œil, cet organe si parfait à d'autres égards, ne perçoit que l'étendue restreinte d'une octave, tandis que notre oreille embrasse huit octaves. Il est possible que les animaux aient l'œil constitué de manière à saisir des vibrations plus graves que le rouge ou plus aiguës que le violet de manière à voir des couleurs que nous ne voyons pas. De même leur oreille peut très-bien percevoir des sons au-dessous de 16 vibrations de l'air ou au-dessus de 48,000.

Mais l'analyse spectrale nous conduit dans un champ de découvertes bien plus belles encore ; elle nous fait assister à la création elle-même. L'astronomie nous montre, répandues partout dans l'espace, d'immenses nébuleuses contenant dans leur sein des milliards de soleils autour desquels tournent en pirouettant des planètes sans nombre habitées, on n'en peut pas douter, par des humanités plus ou moins supérieures. Elle nous montre aussi l'attraction, force mystérieuse et universelle, agissant sur chaque atôme et maintenant l'ordre dans l'Univers. L'analyse spectrale nous rend évidente l'existence dans l'espace d'une matière cosmique originelle et nous fait assister à ses métamorphoses dans la série de toutes les nébuleuses, se montrant alors à nos yeux chacune à l'état où elle est : soit naissant au milieu du ciel à l'état de masse gazeuse, soit devenant liquide, soit enfin se transformant en matière solide, car on peut savoir tout cela en faisant tout simplement tomber sur un spectroscope un rayon venant de cette nébuleuse.

Et qu'est-ce qui produit ces merveilleux phénomènes célestes ? L'attraction. C'est cette force créatrice qui préside à toutes ces grandes transformations de la matière cosmique originelle dans l'immensité des cieux. C'est l'attraction qui, condensant les vapeurs crée les astres et leur donne la forme sphérique. C'est l'attraction

qui, les astres une fois formés, règle leurs mouvements et donne aux cieux leur belle ordonnance. C'est l'attraction qui produit la chaleur et la lumière. Toutes les expériences de la physique moderne prouvent en effet que la chaleur, comme la lumière, n'est autre chose qu'un mouvement vibratoire de l'éther, et que même il n'y a pas, sauf le sens des vibrations, de distinction essentielle à faire entre la chaleur et la lumière; dès que les molécules vibrent il y a chaleur, et cette chaleur est d'autant plus grande que le mouvement vibratoire est plus intense. Quand les vibrations acquièrent un degré de rapidité suffisant le corps devient lumineux.

Voici d'ailleurs une expérience que tout le monde peut faire et qui prouve comment s'explique facilement la formation d'un soleil, rien que par la seule force de l'attraction. Dans un ballon de verre on met un mélange d'hydrogène et d'air, lequel est composé comme on sait d'oxygène et d'azote ; au milieu de ce mélange on suspend une petite éponge de platine. L'éponge de platine jouit de cette propriété d'attirer fortement l'oxygène et l'hydrogène; en vertu de cette attraction puissante un volume considérable de ces deux gaz s'introduit et se condense dans les pores de l'éponge; les molécules du mélange gazeux se précipitent vivement dans les pores, se choquent à l'entrée et prennent alors évidemment un mouvement vibratoire très-rapide ; il se développe alors une quantité de chaleur telle que l'éponge de platine devient incandescente et brille du plus vif éclat. Voilà l'image de la formation d'un soleil.

Quand sur les ailes de la science et de l'imagination on se laisse entraîner vers ces espaces infinis et sans bornes, on se sent bien faible et bien petit. L'homme, devant l'immensité de la création disparaît comme un atôme. Erreur! Son Esprit, par cela seul qu'il est capable de comprendre ces merveilles est déjà plus grand et plus vaste que le sujet qu'il embrasse, et ce seul fait de son intelligence nous montre que sa nature est bien plus sublime que celle de la matière, et qu'il a une destinée bien plus noble que celle de rouler dans les espaces ou de briller par des vibrations lumineuses. Et parce que l'homme habite un globe perdu dans les espaces au milieu de plusieurs millions d'autres globes semblables, il ne faut pas croire qu'il cesse un seul instant d'être l'objet des soins de son Auteur. Aussi nul acte de providence extraordinaire envers le genre humain ne doit nous paraître impossible, et nous pouvons facilement nous imaginer que parmi ces êtres innombrables qui peuplent l'espace, il y en a de mieux doués, de plus avancés, qui servent plus fidèlement que nous celui qui leur a donné l'existence.

Si nous laissons notre esprit se familiariser avec toutes ces métamorphoses de la matière dans les espaces célestes, nous sommes vraiment éblouis à cette pensée qu'un simple atôme de cette matière cosmique a pu devenir un homme pensant, agissant par sa

propre volonté, créant lui-même dans sa petite sphère d'action. Supposer que là s'arrête sa destinée, au moment où vient pour lui ce moment qu'on appelle la mort, n'est-ce point là manquer totalement de logique ? car il est évident et de la plus parfaite évidence, qu'il n'y a aucune raison pour admettre et pour croire qu'un progrès qui s'est fait d'une manière si parfaitement continue aille justement s'arrêter à ce moment qu'on appelle la mort. Non ! pareille supposition ne serait pas intelligente. Nous sommes forcés d'admettre que le progrès est indéfini et que la mort n'est qu'une résurrection.

Nous arrêterons cet article en transcrivant les paroles par lesquelles M. Briot terminait à la Sorbonne son savant entretien scientifique :

« La série des nébuleuses, étudiées au moyen des lunettes et de « l'analyse spectrale, nous montre la matière à toutes les phases de « son organisation ; nous assistons à la formation des mondes, à la « création éternelle et continue, et sous l'infinie variété des phé- « nomènes nous découvrons une *loi*, une *force* unique. Cette « unité de plan, cette unité de cause, plus encore que la grandeur « et la magnificence de l'œuvre, nous révèle une intelligence in- « finie, et nous pouvons répéter cette parole du psaume, témoi- « gnage de la foi de nos pères : LES CIEUX RACONTENT LA GLOIRE DE « DIEU »

(*A suivre.*) René CAILLIÉ.

Platonisme et christianisme.

Quand commença le christianisme, les idées platoniciennes dérivées de celles de Socrate, dont Platon avait été un des plus éminents disciples, avaient pénétré dans la portion intelligente de l'humanité; et les enseignements du juif Jésus ne furent qu'une sorte de paraphrase de ces idées, qui depuis quelques centaines d'années avait commencé à se répandre.

L'époque qui s'étend de Socrate à Jésus fut, dans l'humanité, une véritable *époque organique*, et la religion chrétienne, toute philosophique à l'origine, ne fit que répandre et vulgariser les maximes et les principes émis par Socrate et coordonnés par son disciple Platon.

Socrate, en effet, avait ouvert dans la philosophie grecque une époque nouvelle. « Socrate, dit un des biographes de ce philo- « sophe, regardait comme inutile toute science qui n'a pas pour « objet la perfection morale de l'homme. Son œuvre consiste à « rappeler l'homme à l'observation de lui-même; à faire de l'âme « humaine le principe, le but de la philosophie.

« Il fut le fondateur de la morale, et le premier il posa les bases « du *droit naturel*. Il réalisa dans sa vie, aussi parfaitement que « possible, tout le bien et tout le beau dont il développait l'idée « dans son enseignement. Il fit de sa vie une œuvre morale ; insti- « tuteur des hommes, soldat intrépide, magistrat courageux, il

« remplit fidèlement tous les devoirs de la vie civile ou privée.... « Accusé de méconnaître les dieux nationaux et d'introduire de « nouvelles divinités, il fut condamné à mort, et il la subit avec le « calme et les saintes espérances d'un martyr. »

On trouve au surplus dans le *Phédon dialogue sur l'immortalité de l'âme*, recueilli par Platon, les idées émises par Socrate, qui croyait non-seulement à l'existence de l'âme humaine et à son immortalité, mais qui croyait aussi que l'âme humaine dégagée de son corps actuel par la mort, reparaissait plus tard dans des corps nouveaux. Et tout ce qu'on sait de Socrate, tend à faire croire qu'il était monothéiste.

On trouve aussi dans *Phédon*, les conseils donnés par Socrate à ses disciples, le jour même où il but la ciguë; savoir : « Que l'âme « étant immortelle, ne peut arriver au bonheur après la vie ter- « restre, que si elle a mené pendant son existence terrestre une « vie pure; car, ajoute Socrate, elle n'emporte avec elle que ses « bonnes ou mauvaises actions; ses vertus ou ses vices. » (*Phédon*, librairie Spirite.)

Socrate, qui naquit 470 ans avant Jésus-Christ, vécut 70 ans. Son enseignement dura donc au moins *30 ans*; tandis que celui de Jésus ne dura que le court laps de temps de *trois années*.

Les prêtres grecs voyant leur influence faiblir par suite des doctrines nouvelles émises par Socrate et par son École, s'agitèrent et parvinrent à le faire condamner à mort, *pour cause d'impiété*.

Il en fut de même quatre cents ans plus tard, dit-on, du juif Jésus qui, lui aussi, devint victime de la jalousie des prêtres de Jérusalem.

Ainsi que le dit avec beaucoup de justesse M. Michel Nicolas (*Revue du christianisme libéral*, 25 janvier 1872, page 24) : « C'est dans la nature de l'esprit humain, dans les facultés dont il est doué, qu'il convient de chercher la raison des analogies de la philosophie platonicienne et de la religion chrétienne. Si le christianisme répond à la nature humaine, il est impossible qu'il n'y ait pas eu avant lui quelques pressentiments de ce qui le constitue en propre. En réalité, on rencontre chez les philosophes, aussi bien que dans les grands poëtes de la Grèce, des sentiments et des pensées entièrement semblables aux sentiments et aux pensées les plus caractéristiques du christianisme.... La notion que Platon se fait de Dieu ne diffère pas sensiblement de celle qu'en donne le christianisme. »

On le voit, les doctrines philosophiques de Socrate et de Platon auraient suffi à produire chez les peuples civilisés le progrès moral et intellectuel qui s'est développé depuis deux mille ans, et que l'on met gratuitement sur le compte du christianisme, lequel n'a été, en réalité, que le prolongement, que la suite du platonisme.

Et le christianisme n'a donc fait, pour ainsi dire, que présenter sous une forme accessible au vulgaire, les maximes émises par les philosophes de l'école de Socrate et de Platon. Cela est si vrai, que

beaucoup de ceux qu'on a appelé les premiers *Pères de l'Eglise*, — *les Pères grecs* surtout, — n'étaient autres que des disciples proches ou éloignés des philosophes de l'école platonicienne ; et s'ils se déclarèrent chrétiens, ce ne fut pas tant en qualité d'adeptes du Christ, que parce qu'ils trouvaient dans la religion nouvelle un moyen de vulgariser les maximes du progrès humain. Mais ces hommes n'étaient poussés alors, ni par l'idée de domiller et d'asservir les masses, ni par l'ambition de créer une religion. Le sentiment charitable et fraternel les dominait, les absorbait ; la morale était tout ; le dogme n'existait pas. L'on sait, au surplus, que, dans ce qu'on appelle la primitive Eglise, le communisme régnait.

Ce ne fut que plus tard, et lorsque des sophistes et des ambitieux s'introduirent dans la société chrétienne, que commencèrent les conflits occasionnés par les idées autoritaires, et par la divergence des opinions relatives à des questions théologiques, à des questions de dogme.

Jusqu'alors il n'y avait pas de hiérarchie sacerdotale. Le temps des anciens prêtres était passé ; le temps des nouveaux n'était pas encore venu. L'on vivait fraternellement, et ceux qu'on qualifiait d'*évêques* (*episcopos*, surveillant) ; de prêtres (*presbus*, ancien) n'étaient que des administrateurs des biens de la communauté.

Mais plus tard, et surtout à partir de l'empereur Constantin, une hiérarchie sacerdotale se forma peu à peu, et dès lors la zizanie se mit de la partie ; des querelles, dites religieuses, vinrent porter le trouble parmi les adeptes de la religion nouvelle, qui, de philosophique qu'elle était, commença à se matérialiser et à rentrer dans les voies du paganisme ; c'est à dire à matérialiser le culte, à appliquer l'anthropomorphisme à la divinité, et à constituer un nouvel Olympe où se trouvèrent réunis : Dieu, sa famille et les saints, remplaçant les demi-dieux.

A partir de ce moment aussi, les prêtres nouveaux, suivant les errements des prêtres de l'antiquité formèrent une caste qui n'a cessé de dominer les Etats toutes les fois qu'elle a pu le faire. Et, comme les chefs des Etats, — rois ou empereurs, — ont compris de quelle utilité pouvait être, pour le maintien de leur autorité, l'influence du prêtre sur les masses, ils ont soutenu le prêtre.

La chose a marché assez bien tant que les peuples ont été plongés dans l'ignorance ; mais aujourd'hui que l'ignorance commence à se dissiper, l'influence sacerdotale baisse chaque jour. Et c'est pour cela que le clergé catholique se montre si hostile à la généralisation de l'instruction et à tous les progrès qui en découlent. En agissant ainsi, il ne fait que suivre l'exemple que lui ont donné les castes sacerdotales anciennes, qui elles aussi n'aimaient pas que les masses fussent instruites.

Dans l'antiquité, le prêtre était le savant dans les sociétés humaines. Il était en même temps physicien, médecin, prêtre, parfois aussi il était philosophe. Il était astrologue aussi. Et le vulgaire ignorant professait à son égard un respect basé sur la

science, dont, chaque jour, le prêtre donnait des preuves. Le prêtre, à ces époques, se renfermant dans les temples, n'y admettait qu'un petit nombre d'initiés et en interdisait l'entrée au profanes, aux non-initiés. Au peuple, on enseignait seulement ce qu'il avait besoin de savoir pour continuer à se courber devant le roi, et pour s'extasier devant le prêtre.

Ce qu'on lui enseignait s'appelait la *doctrine exotérique ;* la doctrine *du dehors*. Aux initiés, aux futurs prêtres, après des épreuves, après de longs délais, on dévoilait la science, la doctrine *esotérique ;* la doctrine du dedans. L'Egypte surtout peut être considérée comme ayant été le type de cette organisation théocratique.

Mais, ainsi que je l'ai déjà démontré ailleurs, au point de vue scientifique, le prêtre catholique se trouve faire justement la contre-partie des prêtres de l'antiquité. Autant ceux-ci dominaient les masses par leur savoir, autant ceux de nos jours sont au-dessous des masses par leur phénoménale ignorance.

Si donc l'humanité veut marcher dans la voie du progrès véritable, elle doit laisser de côté les dogmes et les disputes théologiques, et revenir aux enseignements de Socrate et de Platon, c'est-à-dire A LA MORALE PURE.

Docteur WAHU.

Médecin principal des hôptaux militaires, retraité.

Le Médium guérisseur, Mme Poeping et le Zouave Jacob.

Depuis longtemps, des visiteurs, à la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, nous assuraient avoir été guéries par Mme Poeping, qui, chaque jour, reçoit chez elle 60 à 100 malades, quelquefois plus.

Nous avons été dernièrement chez notre S. E. G., rue Damrémont, 20, près l'église de Clignancourt, à Paris ; une cour, ou sont étalés des bancs, précède une grande salle ou viennent s'asseoir les malades ; le trop plein reste dans la cour. Tout y est simple et d'une propreté extrême.

A un petit guichet est assise la fille du médium qui distribue à chaque arrivant une plaque ayant un numéro, et nul n'a le droit de passer avant son tour de séance ; il y a égalité parfaite, et, pauvres ou riches, doivent se conformer à cette règle.

A une heure de l'après-midi, le médium fait entrer dans une autre salle les 20 premiers porteurs de numéros pris au guichet si l'on est en hiver, et 10, seulement, à partir du mois de juin époque des fortes chaleurs.

Chacun observe le plus grand silence ; le médium se concentre, prie ses bons guides, mentalement, et fixe ses regards sur le premier malade qui ne peut ordinairement supporter ce regard et baisse la tête ; ce jet fluidique est ainsi promené sur chacun, en partant de la droite du médium pour se terminer à l'extrême gauche de la rangée des malades; cette première émanation des fluides dure

15 à 20 minutes, ce qui permet déjà à Mme Pœping qui est médium-voyant, de connaître la cause du mal de chaque visiteur.

Avec les deux mains, elle touche la tête, le front, la figure, les épaules de chacun, et ses mains parviennent toujours au siége de la maladie qu'elle fluidifie, qu'elle touche et dégage.

Il y a là des affligés de tous ordres, presque tous abandonnés par leurs docteurs, et Mme Pœping, qui n'a pas la prétention de guérir tout le monde, soulage les incurables, enlève souvent la cause du mal d'une manière immédiate, et parvient à redonner la santé à bien des désespérés.

Lorsque la deuxième partie de la séance est terminée, celle de l'imposition des mains, le médium prend les mouchoirs en coton ou en fil (non en soie) qu'on lui tend, et elle les passe dans ses mains, les froisse, puis les plie en deux, en quatre, en huit, en passant sa main plusieurs fois sur chaque ployure des mouchoirs; enfin elle les roule et les rend à leurs possesseurs auxquels ils servent comme calmants dans beaucoup de cas, puisqu'ils sont imprégnés du fluide guérisseur.

La séance dure trois quarts d'heures; en se retirant, nous avons vu quelques personnes, pas toutes, déposer une légère obole pour les frais de l'établissement, dons volontaires, car il n'est rien demandé à personne.

Deux faits nous ont particulièrement frappé dans les trois séances auxquelles nous avons assisté.

1° Pendant que le médium traitait une femme qui a perdu complétement la vue, une jeune fille s'est mise à pleurer avec une certaine frénésie; il était triste de la voir en un tel état; or, la femme aveugle disait : « Je vois l'Esprit obsesseur qui l'irrite et la fait pleurer; comme il est mauvais.» — Comment, demandai-je, cette dame peut-elle voir l'Esprit obsesseur? » — « Vous allez mieux le comprendre, dit Mme Pœping, car, je le pense, vous savez pourquoi;» aussitôt elle se retira de devant l'aveugle et celle-ci déclara ne plus rien voir. Le médium fit signe à une dame malade qui se plaça devant l'aveugle, mais cette dernière ne voyait pas; Mme Pœping reprit sa place, et immédiatement, à travers son corps (car la jeune fille qui pleurait était derrière Mme Pœping), l'aveugle revit le travail que l'esprit obsesseur faisait sur son obsédée. Pour l'aveugle, Mme Pœping est comme un corps fluidique qui rayonne, une glace sans tain, à travers laquelle son périsprit voit tout ce qui se passe dans le rayonnement du médium.

Ce phénomène est très-remarquable, il aide à prouver la puissance guérissante, exceptionnelle, de Mme Pœping.

2° Un petit garçon de huit ans, affecté d'une maladie nerveuse qui ne lui permet pas de rester un instant en place, ne s'arrête et n'écoute attentivement que lorsque Mme Pœping lui impose les mains; depuis qu'il suit le traitement, son état s'est grandement amélioré, il articule quelques mots, et il demande *le trésor;* le médium déverse du fluide dans sa main, avec l'extrémité de ses

doigts, et l'enfant est extasié; médium-voyant, il lui semble que de l'or et de l'argent fluide coulent dans sa main. De même, quand Mme Pœping magnétise les mouchoirs, un sourire de profonde satisfaction s'étale sur les lèvres du petit garçon, ses mouvements convulsifs s'arrêtent, et il dit : *le trésor, le trésor*, car pour lui, ces mouchoirs chatoient comme des pierres précieuses.

Ce deuxième fait prouve, à un autre point de vue, qu'un enfant voit les fluides en plein jour, avec ses yeux, ce qui établit le pouvoir du médium-guérisseur d'une manière caractéristique.

Mme Pœping a découvert sa médiumnité chez le zouave Jacob, médium bien connu, qui exerce toujours son pouvoir guérissant, rue Spontini, 46, à Paris-Passy — Mme Pœping traite comme lui, c'est le même système, sauf quelques différences dans les détails, différences qui appartiennent au tempéramment, au génius de chaque médium; des deux côtés, c'est la même puissance, et les nombreux malades qui suivent les deux dispensaires de la rue Spontini, 46, et de la rue Damrémont, 20, prouvent mieux que des paroles qu'il y a là des phénomènes à étudier, que l'on peut classer parmi ceux qui importent le plus à notre époque de progrès.

Avis aux investigateurs sérieux et studieux.

P.-G. Leymarie.

Monsieur Cazals, Jean, bourg de Capueau, rue des Sœurs grises, 40, à Béziers (Hérault), est un médium-guérisseur complétement désintéressé, qui traite gratuitement les malades abandonnés par les docteurs; il prie, impose les mains, et attend que ses bons guides lui donnent la force voulue pour opérer la guérison; il a pu souvent réussir, et comme sa faculté se développe, nous sommes heureux de porter ces résultats à la connaissance de tous nos lecteurs. Nous le félicitons pour son dévouement.

Travaux de la Société scientifique d'Études psychologiques.

Séance du 3 juin 1879 (Conférences): M. Cochet, dans un résumé remarquable, passe en revue les travaux de la Société pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. Fabart lit une légende très-intéressante intitulée : *Pourquoi les coquelicots sont rouges, ou l'orgueil appelle la confusion.*

Lecture par M. Eugène Bonnemère d'un passage des mémoires de Saint-Simon, d'où il ressort qu'un médium du temps assista à une séance magnétique dans laquelle un enfant révéla au duc d'Orléans, qui fut plus tard le régent, les événements qui devaient survenir au décès de Louis XIV.

M. René-Caillié lit la première partie d'un travail sur l'astronomie, se rattachant aux études spiritualistes.

Séance du 10 juin (Expériences) : Sommeil magnétique, phénomènes d'attraction, catalepsie, constatation de l'insensibilité du nerf olfactif, extase et charme. Expériences de table.

Séance du 17 juin (Conférences) : Lecture d'une poésie pleine de charme et d'un sentiment spiritualiste très-élevé, *Révélation*, par l'auteur Mme Rosen.

Discours de M. Fauvety. Il rappelle que la Société représente la cause de l'immortalité de l'âme et du spiritualisme expérimental. Il propose la

formation d'une Société greffée pour ainsi dire sur la Société d'Etudes psychologiques, mais indépendante de cette dernière, et qui aurait pour effet d'affirmer par des actes nos principes communs qui sont : croyance en Dieu, certitude de l'immortalité de l'âme, communion des vivants et des morts. Cette Société, dans l'avenir, pourrait exercer son action à propos de toutes les circonstances importantes de la vie, telles que naissance, mariage, mort. Pour le moment, elle bornerait son action à cette dernière circonstance, et voici pourquoi. C'est que, de tous les cultes, un seul est resté dans le cœur du peuple à notre époque, c'est celui des morts. M. Fauvety propose donc la fondation d'une telle Société avec le but immédiat d'entourer d'un concours spirituel l'enterrement des personnes adhérentes. L'action de la Société se manifesterait par des discours prononcés soit au domicile du mort, soit sur la tombe ; par des poésies lues sur la tombe ; peut-être aussi par des chants, par des chœurs. M. Fauvety termine en demandant que les personnes adhérant à son idée nomment une commission, laquelle élaborerait un projet et formulerait cette idée avec précision. La proposition ayant été prise en considération, il est ensuite procédé à la nomination d'une commission qui se trouve ainsi composée : MM. Fauvety, Bonnemère, Ravan, de Waroquier, Chaigneau ; MMmes Cochet, Rosen, Brochart, Turin.

M. Chaigneau lit une poésie : *A un jeune homme.*

Séance du 23 juin (*Expériences*) : Evocations, avec le concours de M. Bergot, médium de table. Les réponses obtenues se trouvent être satisfaisantes, environ 9 fois sur 10.

Expériences magnétiques, avec le concours de M. Joret et de Mlle Lisa, ainsi que de M. Cochet.

M. Cochet annonce que la Société a l'intention d'établir un dispensaire magnétique pour le traitement des maladies, surtout des maladies réputées incurables.

Séance du 1er juillet (*Conférences*) : Suite du travail de M. René-Caillié sur l'astronomie.

Il passe en revue les instruments employés dans l'étude de cette science : la lunette astronomique, le téléscope, le spectroscope. Il insiste, à propos de ce dernier appareil, sur la composition du spectre solaire, sur les rayons extra-lumineux, rayons calorifiques et rayons chimiques.

Mme Brochart lit avec beaucoup d'âme *le Revenant* de Victor Hugo.

Mme Cochet expose un travail très-remarquable, très-original, sur le spiritualisme scientifique. Après avoir attiré l'attention sur le côté scientifique du matérialisme et sur sa raison d'être comme phase de transition, elle ajoute : « Ne disons pas Croyants, voici l'ennemi qu'il « faut combattre, » mais disons « Spiritualistes, voici l'adversaire dont « il faut vous faire un auxiliaire ....» « Le spiritualisme, dit-elle encore, « sera scientifique ou ne sera pas. En face des matérialistes positivistes, « soyons spiritualistes positifs. Appelons-en à la science contre les sa- « vants.... Le positivisme a pour devise : « Tout pour les hommes, » dit-elle en terminant ; nous devons agrandir cette devise en disant : « Tout pour les hommes, tout pour les âmes, tout pour Dieu. »

Faits de Spiritualisation. — Identité des Esprits.

(Voir la Revue de juillet 1879.)

Séance du 20 mars. — *Période somnambulique* — Un fait à noter. Au commencement le médium voit le petit Théodore qui fait un T avec ses doigts. Un peu plus tard le médium dit : « Voilà une jeune fille blonde qui passe et une brune, elles cherchent quelque chose, c'est le petit Théodore qui les conduit, il y en a une qui me dit son nom : Julie. » Mme Nœgerath dit que c'est très-curieux. « Elle parle à

cette dame.... Elle sera toujours avec eux, et quoiqu'on fasse, elle les protégera tous les deux, lui et elle. » Mme Nœgerath dit que c'est très-significatif.

Notons encore ceci, comme complément d'une observation de la séance précédente : « Il y a un Esprit qui est sur toi, et qui a la forme des périsprits blancs.... C'est Philippe ! Il est grand comme ça ; c'est comme un cerf-volant ; je n'aime pas ça, je ne veux pas être comme ça quand je serai morte, on dirait les larmes brodées sur les cercueils. »

Il y aurait encore d'autres particularités intéressantes à relater, entr'autres la vision d'un assassin qui à plusieurs reprises se présente devant les yeux du médium, et la lutte du médium contre la tentation de le décrire ou de le nommer. Mais il faut abréger.

Période d'incarnations : 1° Manifestation de Philippe qui donne quelques conseils pratiques à M. Hugo d'Alesi, et qui discute certains phénomènes de magnétisme avec les personnes présentes.

2° Incarnation de Marie.

3° Incarnation de Gustave. Le grand Auguste va mieux, Gustave est content. Il a pu faire son petit tableau (peinture directe) ; c'est un paysage un peu primitif, mais pour un premier essai ! — Te matérialises-tu pour peindre ? lui demande-t-on. — « Non, pas précisément, on a les forces fluidiques.... » Après différentes questions auxquelles il répond avec sa verve et son langage habituels, M. Cochet lui demande comment on parle entre Esprits, si on a une parole comme celle des incarnés : — « Nous n'avons pas une voix comme ça, mais on se parle. On ne se regarde pas dans le blanc des yeux pour lire dans le cerveau, ah ! oui, des navets ! Les Esprits là-haut, les grands seigneurs ont peut-être d'autres moyens que nous, moi je ne sais pas....

4° Incarnation d'un Esprit extrêmement effrayé, extrêmement troublé, dont on n'obtient que quelques mots ou plutôt quelques cris, tels que : Je ne vous connais pas ! Misérables ! Laissez-moi ! Ne me frappez pas ! Quelques indices font supposer que c'est l'Esprit de Mme Joubert, la papetière marchande de journaux, assassinée rue Fontaine. Elle s'était incarnée pendant quelques minutes dans une séance privée. D'ailleurs elle habitait le quartier du médium qui avait eu plusieurs fois occasion de prendre chez elle quelques fournitures.

5° Incarnation d'un Esprit (sœur Marthe) qui a des liens de sympathie et de protection avec la nièce de Geneviève P. (V. la séance du 4 février). Après quelques paroles intimes destinées à être rapportées à sa protégée, elle confirme la supposition qui a été faite à propos de la précédente incarnation, et elle ajoute : « Priez ardemment pour cet Esprit qui est dans le trouble le plus affreux. J'aurais pensé que le médium serait allé à l'enterrement ; s'il y avait été, il s'y serait établi des rapports fluidiques, parce que, parmi les assistants, tout le monde pensait à cette femme ; tout ce fluide d'amour se serait condensé, et le médium l'aurait absorbé.

— Cet Esprit se sait-il désincarné? A-t-il suivi son enterrement? — Non, il a été attiré par les fluides. — Pourquoi a-t-elle dit de ne pas la frapper? — Elle se souvient de l'impression; un chien qu'on vient de battre a toujours peur du bâton. » Une objection ayant été faite par quelques spirites au sujet de la manifestation de Marie Le Manach (séance du 9 novembre 1878), M. C. demande à l'Esprit comment il se fait, qu'à l'encontre du cas de Mme Joubert, l'Esprit de Marie Le Manach ait eu conscience de sa position, ait échappé au trouble qui accompagne souvent la désincarnation, même en dehors de circonstances aussi tragiques. — « Les conditions n'étaient pas les mêmes, répond sœur Marthe, l'Esprit de Marie Le Manach n'a pas eu de trouble positivement : c'était un Esprit primitif qui ressentait les sensations morales moins que les sensations physiques. L'Esprit, n'étant pas aussi avancé, à moins d'émotion, il se révolutionne moins. » Elle ajoute, avec beaucoup de ménagements, une chose qui a néanmoins scandalisé quelques personnes, c'est que l'ivresse, bien qu'elle produise l'abrutissement, favorise d'une certaine manière le dégagement de l'Esprit. Malgré les scrupules qui ont été émis, je ne crois pas avoir le droit de tronquer l'explication donnée. A chacun de la peser et de la commenter dans la liberté de sa conscience. D'ailleurs l'incontestable valeur morale de l'Esprit interrogé ressortira je crois du dernier point de son explication : « Une chose surtout l'a sauvée du trouble (Marie Le Manach), c'est une pensée de compassion pour son meurtrier. Elle a dit : Il m'a tuée, il découpe mon corps.... On va lui couper la tête! — Celui qui s'occupe de lui-même se trouble parce qu'il ne peut comprendre ce qui lui arrive, mais un Esprit qui s'oublie lui-même pour penser aux autres échappe plus facilement à cette perturbation. Cette femme-là (Mme Joubert) a été surprise du coup, elle a eu horreur de son sang; c'était une femme très-pensive, un peu exaltée.... Alors vous comprenez, c'est un moment de folie, le trouble, c'est la folie. Voir par terre un cadavre qui perd sa cervelle et se sentir vivre, il y a de quoi devenir fou. » Cela semble assez compréhensible pour un Esprit naturellement exalté et absorbé dans les angoisses de son propre sort. Comme on fait cette demande : « Pourquoi est-elle venue ce soir? » — « Il se peut qu'elle vienne encore, répond sœur Marthe, il faut la recevoir. Si vous faites le sacrifice de prêter votre corps à des Esprits souffrants, il faut avoir le courage de supporter des crises. Une fois que l'Esprit s'apaisera, se familiarisera, vous pourrez l'amadouer, lui persuader qu'on ne la frappera plus, la ramener; il ne faut pas lui dire d'abord : On vous a assassinée. Il faut beaucoup de ménagements. »

Après avoir répondu à une question particulière posée par une personne de l'assistance, sœur Marthe se dispose à partir. Mais une remarque a été oubliée, c'est qu'elle parle avec un accent méridional extrêmement prononcé. A ce propos, on lui demande d'où elle est. — « Je suis du côté de Marseille. » — « Y a-t-il

longtemps que vous êtes désincarnée ? » — « Voilà une question à laquelle je ne devrais peut-être pas répondre ; pourtant je le ferai ; il n'y a pas encore cinquante ans. Mais je ne suis pas morte à Marseille. Les religieuses, nous sommes forcées de voyager, on nous envoie d'une maison dans l'autre, j'ai été dans plusieurs communautés. » — « Voulez-vous dire quelque chose pour la fille de votre protégée ? » — « Je l'aime pour elle, par elle, et en elle. »

Mme d'Alesi ayant été un peu souffrante, la séance suivante n'a eu lieu que le 24 avril; malheureusement il n'en a pas été pris de notes.

Séance du 8 mai. — *Période somnambulique.* — Un fait à consigner parmi les visions du médium.... « Voilà un homme qui marche avec une béquille et une canne, il est âgé, il serait assez grand s'il n'était pas tout cassé, il a les cheveux gris, de la barbe, près d'un monsieur, là.... » M. Berçot ainsi désigné reconnaît parfaitement la personne.

Période d'incarnations : 1° Manifestation d'un Esprit qui n'a pas conscience de son état.— .... « Où est mon enfant?... Où suis-je donc ? Je veux m'en aller ! Où est ma mère ? — Comment vous appelez-vous ? — Qu'est-ce que ça vous fait ? Je vous connais pas... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je deviens folle ! Ce n'est pas naturel ! Qu'est-ce qui m'a portée ici ? — Vous avez du chagrin ? — Mais non, je n'ai pas de chagrin.... Je ne suis pas chez moi ! Oh ! mon Dieu ! — Êtes-vous malade ? — Vous savez bien !... Qu'est-ce que c'est que tout ce monde là ? Ce n'est pas ma place, ici ! J'étais dans mon lit ! Vous savez bien que je viens d'accoucher! Il y a de quoi tourner le sang ; ce n'est pas naturel !... Laissez-moi ! On n'a pas besoin de me sortir de mon lit ; ce n'est pas la première fois que j'ai des enfants ; on ne fait pas de ces choses-là.... » Le médium glisse à terre dans une crise, et la catalepsie se produit.

2° Incarnation d'un enfant, le petit Isidore, qui demande du papier et s'amuse à faire des bonshommes. Il faut remarquer que les yeux du médium restent fermés pendant toute la durée de la séance. Voici quelques extraits de la conversation d'Isidore. Il s'est déjà manifesté quelquefois par l'écriture chez Mme d'Alesi, et il a eu le temps de faire connaissance avec les autres Esprits familiers ; aussi on lui demande : « Sais-tu où est Gustave ? » — « Il est occupé, il est autour d'un médium. » — « Qui donc ça ? » — « Le grand Auguste. » — « Il est donc spirite ? » — « Il est médium, mais il n'est pas spirite. Il est encore un peu malade. Gustave le fait écrire, et on croit que c'est lui qui a des inspirations; il est tout ébranlé ; oh ! il viendra. » La suite de la conversation amène cette question : « Combien as-tu eu d'incarnations ? » — « Je ne sais pas bien, répond-il, plus on est avancé, plus on voit loin dans le passé. On garde le caractère de sa dernière incarna-

tion ; moi j'aime mieux voir autour de moi ce qui m'étonne, que de fouiller dans le passé. — Mais tu es plus savant que sur terre? — Oh ! oui, je n'avais d'autre plaisir que d'enfiler des hannetons.... »

3° Incarnation de Donato, le guide assidu de M. Hugo d'Alesi. Il lui donne quelques conseils. « Je ne te guide plus tout-à-fait, lui dit-il, j'ai besoin que tu travailles un peu toi-même. » M. Côte lui pose ensuite une question sur la réalité des obsessions. — « Les Esprits mauvais, car il y a des Esprits mauvais, attendu que tout homme mort est ce que vous appelez Esprit, les Esprits d'hommes mauvais qui n'ont pas encore eu le temps de s'améliorer, peuvent influencer les incarnés ; ces Esprits deviendront meilleurs, car il n'y a pas d'enfer, pas de peines sans rémission, pas de châtiments éternels, mais en attendant ils sont libres, et en communiquant avec les hommes ils peuvent profiter eux-mêmes de ces rapports ; ils viennent avec une mauvaise intention, si cette mauvaise intention est entravée cela les fatigue ; souvent l'incarné donne des leçons au désincarné. Mettez-vous bien une chose en tête : là-haut (puisqu'on est convenu de dire là-haut), dans l'espace c'est absolument comme sur la terre, il y a des bons et des méchants ; ceux-ci se tiennent à distance des bons, leurs vices les alourdissent, mais ils ne sont pas enchaînés, ils ne sont pas séquestrés, sans quoi on ne verrait pas se produire des obsessions qui sont des épreuves pour les hommes. — Est-ce que l'homme n'est pas excité par ses penchants? — Oui, mais il y a aussi des tentations qui sont des inspirations d'Esprits qui poussent au mal ; c'est une lutte, une résistance qu'il faut. Il y a des natures inertes qui ont des penchants presque nuls, et qui resteraient à l'état de stagnation, il leur faut des stimulants, la tentation du bien et l'aiguillon du mal qui les pousse à se défendre ; s'ils ne sont pas assez forts, il y a de bons Esprits qui les aident.... Je m'explique très-mal parce que je suis oppressé.... — En obsédant quelqu'un peut-on en faire un assassin? — Vous allez trop loin ; on a toujours son libre arbitre. — Alors il n'y a pas réellement d'obsédés? — L'obsession ne va jamais jusque-là, il n'y a pas d'obsédés complétement. Quant aux fous, ils ont en outre le cerveau dérangé. Il faut que chaque homme ait son libre arbitre ; sans cela, où serait la justice de Dieu? Un Esprit vous obsède en vous tourmentant, en vous effrayant ; mais quant à prendre possession de votre volonté, il n'en a pas le droit ni le pouvoir ; Dieu est trop juste.... Dans le cas où je suis, si j'étais un mauvais Esprit, et si j'assassinais quelqu'un, le médium serait-il responsable? Mais ce n'est pas possible, car il y a de bons Esprits qui en empêchent, quitte à foudroyer en catalepsie le corps du médium. — Dans l'espace y a-t-il des lois, une police? — Il y a Dieu qui régit tout le monde. Mais la police d'ici punit vos corps, tandis que là-haut l'Esprit est libre, parce que tous ses actes profitent soit à lui, soit à la personne qu'il tourmente. Il faut que les hommes arrivent à croire, et les obsessions sont des faits frappants ; c'est donc pour convaincre que Dieu tolère ces

obsessions. Plus tard, quand les hommes seront plus éclairés, il y aura moins d'obsessions, à cause du perfectionnement général et parce que les obsessions n'auront pas la même utilité. — Alors les Esprits sont libres? — Libres, oui, je n'ai pas dit tout-puissants. Nous avons ici un Esprit qui est ennemi du médium ; il a été un grand homme ; il torture le médium avec plus de puissance qu'un Esprit inférieur ; cet Esprit a été supérieur à ce qu'il est, mais l'orgueil l'a fait déchoir, et il aura à souffrir ; eh ! bien, cet Esprit ne peut pas faire tout ce qu'il veut. Une des grandes chaînes de l'Esprit c'est l'impuissance ; l'Esprit a besoin d'une certaine matérialisation, il a besoin de se servir des fluides vivants pour agir sur la matière, il faut qu'il trouve un médium qui puisse lui donner de ses fluides. — Est-ce que tous les Esprits ont la puissance nécessaire pour prendre le corps d'un médium ? — Tous les Esprits ne peuvent pas s'incarner dans un médium. Il y a des médiums qui sont accessibles à un seul Esprit, soit que le médium n'appelle que lui, soit qu'il entoure le médium et le défende des autres ; il y a d'autres médiums accessibles à presque tous les Esprits, malheureusement ce sont en général des personnes dont le corps est faible ; pourtant il y a, dans le nombre, des Esprits qui ne peuvent passe servir de ces médiums, parce qu'ils leur feraient du mal. »

(*A suivre.*) J. Camille Chaigneau.

Justice et réparation.

(NOUVELLE.)

La Femme. — Je suis la tentation. C'est ainsi que Dieu l'a voulu.

L'Homme. — Tu es le démon. Horreur ! Éloigne-toi !

La Femme. — Je suis la faiblesse. C'est ainsi que Dieu m'a créée.

Veux-tu donc m'abandonner à mes propres forces? Ces bras, qui furent faits pour presser un enfant sur mon sein, veux-tu donc qu'ils aillent porter l'épée ou mettre la mèche au canon? Je suis la faiblesse et tu me dois ta force et ton courage.

L'Homme. — Tu es le démon. C'est toi la cause de tous les maux qui rongent l'humanité. Ah ! si l'esprit du mal ne t'avait pas créée, le Bonheur et la Paix, un Printemps éternel règneraient sur notre pauvre globe où l'on ne voit partout que Jalousie, Orgueil, Haine et Combats. Éloigne-toi !

La Femme. — Je suis la faiblesse et j'ai besoin de ton bras nerveux pour me défendre. L'enfant, qui n'a pas de pitié, souvent m'insulte dans la rue. L'adolescent encore imberbe, l'homme mûr qui n'a pas d'épouse et n'a pas d'enfants et qui m'affronte à chaque instant de son regard impudique et sans honte, tout chacun qui ne connaît ni Respect ni Devoir, jettent la boue à ma joue sans défense. Et je n'ai pour égide qu'un bras privé de force et d'énergie. C'est ainsi que Dieu m'a créée.

L'Homme. — Éloigne-toi ! Ta pensée corrompraît mes derniers moments. Nul ne peut aller au royaume de Dieu qui n'a renoncé à ce monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Au pape infaillible et trois fois saint; au prêtre vierge, temple toujours pur et toujours sacré où Dieu s'incarne et vient parler aux hommes; à leurs troupeaux obéissants et pudiques ; à ceux-là seuls sont réservés ces Biens, ces Bonheurs ineffables de la Béatitude éternelle. Va ! tu n'es qu'un serpent tentateur.

La Femme. — Et pourtant je fus ta mère qui te mit au monde au milieu de souffrances auxquelles tu n'as jamais pensé, qui forma ton jeune cœur aux Beautés divines de la Création. Je fus ta sœur qui veilla sur ton Bien-Etre et tes Plaisirs dans la jeunesse de tes premiers ans. Je fus ta fiancée qui te donna le Courage et la Volonté dans les labeurs de la vie et éleva ton âme aux pensers généreux. Je fus au chevet de ton lit l'ange gardien qui pansa tes plaies ouvertes au milieu de la mêlée des combats et répandit dans ton âme le baume des consolations célestes.

L'Homme. — Non, non, je veux fermer mon cœur à tes vaines paroles, Honte et Malheur ! N'est-ce pas toi qui, portant à ta lèvre le fruit défendu, fit partager ta faute à celui que Dieu avait créé le maître de l'Univers ? S'il succombe et fait le mal n'est-ce pas ta faute et toujours ta faute ? C'est toi qui jettes le trouble dans mon âme et l'entraînes loin des temples sereins de la Sagesse et de la Pensée. C'est toi qui tentas encore les anachorètes fuyant au milieu des déserts l'acier de ton regard et le mensonge de tes paroles et l'hypocrisie de ton cœur. Loin de moi ta forme et ta pensée !

La Femme. — Je suis l'Amour ! L'Amour, c'est le consolateur que le Consolateur universel a mis sur ton chemin pour essuyer ton front et relever ton courage ; l'Amour qui aplanit les montagnes et change en joies les souffrances. Quand un fardeau est trop lourd il devient insupportable. Regarde le voyageur qui parcourt péniblement son chemin, il est las, il succombe, il va tomber et peut-être ne pourra plus se relever. Mais une Force protectrice est là, une Force pleine de douceur, une Force toute suave et toute puissante : l'Amour. Et cette Force arrivant, le voyageur accablé se relève parce qu'une main amie s'est avancée. Elle est là, fidèle amie, et la Faiblesse devient Force, et la Douleur supportée à deux est devenue Joie et Douceur. Alors un rayonnement de Bonheur illumine deux âmes qui souffraient isolément.

Je suis l'Amour !

L'Homme. — Va ! tu n'es qu'un serpent caché sous des *fleurs*.

L'Esprit de Vérité ! — Homme ! Parce que ton muscle était le plus fort tu fis de la femme ton esclave et ta chose. Tu lui refusas tout. Tu lui défendis de tremper sa lèvre à la coupe sacrée de l'Etude et de la Science et tu fermas devant elle les portes du Temple. Puis, juste ! conséquent avec toi-même ! noble et généreux ! du haut de ton piédestal tu considéras cet être faible, sans sagesse et sans raison. Tu craignais qu'elle ne devint ton égale et tu réservas pour toi

seul le droit à cette divine Intelligence qui fait de notre âme la maîtresse de la création. Ah ! tu savais bien, comme tous ces hommes noirs qu'on voit partout, tu savais bien que rien n'est si facile que dominer des ignorants ! Et tu la privas de sa liberté, car tu savais que la Liberté est la richesse d'où sort tout bien : la Force et l'Intelligence. Et tu te complus dans ton œuvre ! Et tu te complus dans son ignorance, afin de faire mieux de la compagne que Dieu t'avait donnée, ou ta victime, ou l'instrument de ton Orgueil et de tes Passions. Oui, ta Victime ! Pour un même travail tu lui donnes bien la rétribution gagnée, mais à toi tu t'arroges le double. C'est justice, n'est-ce pas ? C'est toi le plus faible ! Tu la séduis, tu l'abandonnes. La voilà prise aux accents de ta voix loyale ; la créatrice divine met un homme au monde, ainsi que pour toi-même l'a fait ta mère. Que de soins, que de sollicitudes tu vas avoir ! que de sacrifices, tu vas faire pour elle ! Mais non ! Tu la vilipendies, tu la montres au doigt, tu lui craches au visage !

Un jour même ! ô jour trois fois néfaste pour ton honneur et pour ta gloire ! un jour, en grande pompe, tu décrétas qu'elle n'avait pas d'âme !

Ah ! tu ne savais pas combien c'est beau, ni combien c'est grand un cœur de femme ! Tu ne savais pas que la grandeur d'un pays dépend de la valeur de ses femmes et du respect et de la considération qu'on leur donne.

O homme, crois-moi ! Si forte et si grande que soit ton âme il y a toujours une âme plus grande et plus forte que la tienne. C'est l'Amour, la Résignation, le Sacrifice et la Foi qui font la supériorité des âmes.

Pauvre pygmée ! tu t'imagines donc pouvoir transgresser impunément les lois de Dieu, ses lois divines de Justice et d'Amour !

Homme ! tu te crois la justice ! tu n'es que l'Intolérance et la Tyrannie.

Tu te crois la Raison ! tu n'es qu'égoïsme ou fanatisme.

Tu te crois la Science ! tu n'es que l'orgueil.

Tu te crois la Foi ! Tu n'es que le doute ou la Superstition.

Tu te crois la Force ! tu n'es que la Faiblesse !

René Caillié.

Communication de Julie-Cécile Bruneteau, décédée le 12 juin 1879. — Je suis là, ma petite Zine ; pardonne-moi mais je tremble ; je ne sais pas encore bien voler de mes propres ailes.

Tu le sais, mon plus vif désir, étant empêchée par la maladie, était d'assister aux séances spirites ; libre, je me satisfais avec joie et l'émotion me paralyse ; je suis heureuse, va, bien contente de voir mes parents plus forts que nous l'avions pensé.

Il me fallait les quitter corporellement et partir, et cependant, je suppliais Dieu de prolonger mes souffrances pour les préparer aux douleurs de la séparation matérielle ; profitant de leur re-

cueillement dans la prière, je suis tombée à genoux au milieu d'eux et mon âme a brisé les derniers liens qui la rattachaient encore à sa chétive enveloppe. (En effet, elle est morte à genoux, en priant, en disant : soutenez-moi.)

Que mon père, que ma mère se réjouissent ; je serai auprès d'eux pour les aider selon mon pouvoir et ma volonté dont j'userai aussi puissamment que possible. Mon corps était jeune, mais il me fallait cette courte épreuve pour progresser, et mes bons parents qui ne peuvent s'en souvenir, étant incarnés, avaient accepté cette même épreuve commune ; dis-le leur bien, n'est-ce pas ? Je compte sur toi et sur vous tous, frères et amis, que je viendrai voir souvent.

Hier je vous suivais, j'étais touchée de vos marques de sympathie ; mon Esprit qui planait, tout rayonnant, considérait sa dépouille corporelle toute couverte de fleurs et de bouquets blancs. Merci à M. Leymarie qui a bien parlé et me rendait heureuse ; j'eus voulu que ces paroles eussent été comprise par les personnes désespérées qui accompagnaient leurs morts au même cimetière en s'écriant que cette séparation était éternelle !

Avec vous, je vais m'efforcer de propager la doctrine consolante et bénie de l'immortalité de l'âme. J'ai retrouvé dans l'erraticité beaucoup d'amis qui m'ont fêté, et sans les soucis dont peuvent être atteints ceux que j'aime sur la terre, je serais complétement heureuse, mais cela viendra.

J'ai pris en grande affection notre bon docteur M. Flaschoen, et ce n'est pas par sa faute si je ne suis plus dans mon esclavage terrestre ; j'ai dû déployer mes ailes, malgré son bon vouloir, pour visiter tous ceux que j'aimais, que je ne pouvais aller voir avant de mourir.

C'est bon de ne plus souffrir, de ne plus porter la chaîne qui nous tient prisonnier ici-bas et que malgré tout je bénis, puisqu'elle a servi à mon épuration.

Au revoir, ma petite Zine, à bientôt ; je t'aime, et pour ta petite Julie, embrasse bien ma bonne Emilie.

Médium Mme Hoileux.

Nota. — M. et Mme Bruneteau ont supporté cette épreuve si pénible avec un courage spirite, eux qui ont tant souffert dans cette vie ; leur unique enfant avait 30 ans pour la raison, elle consolait les siens, elle les faisait sourire par ses saillies, ses reparties profondes et spirituelles ; petite sœur n'avait plus rien à apprendre sur cette terre et elle a du revenir dans la vraie patrie.

M. Bruneteau a accompagné la dépouille mortelle au cimetière, avec calme, recueillement, avec cette conviction que sa fille vivait. L'Esprit a donné la communication ci-dessus le jour de sa mort.

L'âme solitaire oubliée.—Mlle A. B. n'avait pas plutôt posé sur le papier sa main qui tenait un crayon que voici ce que nous obtenons d'un Esprit qui ne voulut pas dire son nom :

Là bas, au fond d'un bois gémit, pleure et se désole une âme solitaire, une fleur égarée, une âme perdue dans l'Univers.

Nous l'entendons, nous l'assistons. Que dis-tu ? Que veux-tu ?

« Je veux sortir de l'oubli. Je veux être mise au jour. J'ai soif d'aller rejoindre mes frères. Je veux respirer en liberté. Je veux aimer. »

Ainsi parlait l'âme du solitaire. Ainsi montait sa plainte. Et l'écho répétait, sans cesse, ce gémissement plaintif. Puis rien.

Rien que le silence. Rien que le murmure des grands bois. Rien que le bruissement des feuilles, la plainte des bêtes fauves.

« C'est trop souffrir. Je brûle ? Grâce ! Grâce, à moi ! à moi ! qui me transportera loin de ce terrible séjour ! »

— Prie, prie sans te plaindre, et Dieu viendra vers toi ; et le secours t'arrivera. Transportée sur le fluide bienveillant de tes protecteurs tu verras la lumière, tu entendras tes semblables, tu connaîtras rayons de soleil et douce rosée, tu connaîtras le rire ; tu aimeras les larmes parce que tu pleureras de joie.... Patience.

Et le conseil fut suivi. — Allez maintenant dans la solitude, vous chercherez en vain. Elle est partie l'âme qui gémissait, elle est heureuse, elle aime la souffrance qui est partagée, elle aime les larmes qu'elle ne verse pas seule. — Humanité, réjouis-toi !

Paris, 5 juillet 1879, médium Mlle A. B.

Certifié conforme et vrai, René-Caillié.

Crémation ; objections qui lui sont faites.

Les lettres d'adhésion à M. Maret-Leriche, rue de Seine, 76, à Paris, n'obligent personne à une démarche, à un déplacement, à une dépense quelconque, il s'agit simplement de se compter ; plus tard, il sera fait beaucoup pour propager la crémation ; actuellement par des expériences suivies, le conseil municipal de Paris cherche à la rendre pratique. L'un de nos amis de Chambéry nous fait les observations suivantes :

1° Dans le Livre des Esprits, on trouve, page 69 ; *Séparation de l'âme et du corps* : « L'Esprit se dégage peu à peu de ses liens ; ils se dénouent et ne se brisent pas. » Ne les brisez-vous pas par la crémation ?

2° Plus loin on lit : « Ces observations prouvent encore que l'affinité qui, chez certains individus persiste entre l'âme et le corps, est quelquefois très-pénible, car l'esprit peut éprouver l'horreur de la décomposition. » — N'entravez-vous pas le châtiment de l'âme par la crémation, en l'engageant à se séparer brusquement du corps dont elle ne devait se séparer que peu à peu ? à tel point que, suivant Allan Kardec, il y en a dont la séparation n'a lieu qu'après un temps très-long.

Réponse : Nous croyons que la mort corporelle brise presque toujours le lien qui retenait l'esprit à la matière : seulement, ce que cet esprit voit dans son dégagement, ce n'est point le corps lui-même, dans la plupart des cas, mais l'image fidèle de ce corps, le

périsprit à l'aide duquel l'esprit ressent les mêmes impressions qu'il eut étant vivant sur la terre.

N'avons-nous pas vu des esprits de tous ordres, se figurer être vivants, non-seulement pendant l'année de la mort corporelle, mais aussi pendant une longue période d'années ? d'autres, ne voient-ils pas toujours leur corps se décomposer, 10, 20, 100 ans après leur départ de notre planète ? Or, le corps humain se décomposant avec rapidité en 6 mois, un an, 2 ans ou plus, 999 fois sur mille, que reste-t-il des ossements que le temps dissout, et que les inhumations nouvelles dispersent dans tous les sens ?

Donc, ce que l'Esprit souffrant peut voir, après un temps indéterminé, s'il croit voir encore, s'il demande à boire ou à manger, ce n'est point son corps qui est dissous, mais le périsprit qui l'aida à construire ce corps éphémère et qui en conserve l'image indélébile. Telle doit être la sensation de cet homme auquel on a coupé une jambe ou un bras, et qui, jusqu'à la fin de son existence, sent qu'il a froid ou chaud, ou mal au bras ou à cette jambe absente; s'il a l'onglée, par exemple, par une belle gelée d'hiver, ce ne sont point ses doigts absents qui ont cette onglée, mais son périsprit qui ressent toutes les impressions extérieures que pourraient avoir ces doigts qui n'existent plus.

Spirites, partisans de la crémation, ne vous laissez donc pas arrêter par des considérations secondaires; elles ne furent point entendues ainsi par les Esprits qui les donnèrent pour le Livre des Esprits, et Allan Kardec savait que les spirites doivent méditer les réponses de nos guides, en prendre l'esprit et non la lettre.

Donnez par écrit votre adhésion à M. J. Maret-Leriche, rue de Seine, 76, à Paris, pour adopter une idée généreuse et aider à la rendre pratique ; au lieu de laisser pourrir les corps dans la terre, où ils empoisonnent les cours d'eau, tandis que leurs émanations gazeuses vicient l'air respirable, il faut les incinérer pour revenir à une coutume antique, sage et rationnelle. P.-G. Leymarie.

Enterrement de Mme veuve Demay, dit Jonquet.

Tiré du *Phare de la Loire*, 18 juin 1879 (Journal de Nantes).

Vallet, le 17 juin 1879. — Monsieur le Rédacteur du Phare de la Loire.

Hier soir, à 7 heures, a eu lieu, à Vallet, l'enterrement civil de Mme veuve Demay, dit Jonquet, conformément à sa volonté écrite. Malgré la pluie et l'orage il y avait plus de 250 personnes qui, dans le plus grand recueillement, accompagnaient la défunte à sa dernière demeure.

Quelques nobles et chaleureuses paroles ont été prononcées sur la tombe par notre ami, M. Lanoue, membre du Conseil d'arrondissement, puis tout le monde s'est retiré avec le plus grand silence.

La perte était grande, nous venions d'enterrer la mère des pauvres. *Signé* : F. Dugast, armateur à *Basse-Indre*.

Merci à M. Lanoue, merci à M. F. Dugast. Seulement, il convient de donner plus ample développement à la phrase élogieuse qui clôt le susdit article, d'en faire ressortir l'essence....

Honorons les morts comme ils le méritent et ne nous retranchons pas derrière des carrières maçonnées, trop souvent, avec des idées de parti, dont les joints donnent prises aux coups de certains ennemis.... Il est bon de dire que Mme veuve Demay était spirite sincère, convaincue depuis déjà bien des années, car elle a prouvé en maintes circonstances qu'elle portait en elle cette foi : « qui transporte les montagnes.... Ce cher Esprit grossira cette phalange qui doit amener l'œuvre de rénovation de notre humanité sur la planète terrestre.... »

N'ayant reçu avis que fort tardivement du décès de Mme veuve Demay, des raisons particulières de service m'empêchèrent, à mon grand regret, de me joindre à tous ces braves cœurs, et ils sont nombreux dans ce bon pays de Vallet, qui accompagnèrent au lieu de la sépulture notre digne sœur en croyance.... Moi aussi j'aurais voulu par quelques paroles lui apporter mon tribut fraternel,... mais, alors, accordez-moi un tout petit coin dans votre revue mensuelle pour les y placer en consignant un fait, entre bien d'autres ignorés sans doute, fait connu de tout Vallet, qui dépeindra parfaitement les sentiments qui animaient l'Esprit qui vient de quitter son enveloppe charnelle et saura faire taire la sotte malveillance, comme mettre un frein à certains commentaires qui pourraient se faire jour chez bien des gens.

« Il y a de cela quelques années, deux sœurs par le cœur,
« unies elles aussi par les mêmes vues doctrinaires, apprennent
« qu'un vieillard aveugle, sans famille, est abandonné sur l'une
« des routes avoisinantes de la commune, exposé pour ses res-
« sources quotidiennes à la charité publique!... Vite, elles volent
« auprès de lui, l'emmènent chez elles, et là se disputent les soins
« à lui prodiguer, car ce pauvre homme est en outre affecté d'un
« mal purulent aux jambes. »

« A force de prévenances, d'attentions délicates, elles l'ont
« guéri, et pendant *plusieurs années* ce vieillard a profité de cet
« abri béni.... — Complétement inconnu, il répondait au sur-
« nom populaire de : Sancta,... mot qu'il prononçait souvent
« lorsqu'on lui parlait de ses généreux protectrices....

« Ces nobles et dignes sœurs avaient nom : Demay et Hallereau...
« Cette dernière a devancé! depuis déjà longtemps son émule
« dans la céleste Patrie. »

.....

Pour nous spirites, cette chère sœur Demay, dont les qualités étaient pourtant si précieuses, la transformation qu'elle vient de subir que l'on appelle la Mort, ne saurait amener que le regret d'une séparation momentanée.... Tout autre sentiment serait égoïste, attendu que son séjour terrestre a été marqué par des phases bien douloureuses et qu'en ce moment elle doit jouir de

ces félicités qui sont le lot d'Esprits élevés,... et encore cette séparation est plus fictive que réelle, puisque, dégagé de ses liens corporels, ce cher Esprit s'unira plus intimement à nous par des rapports fluidiques et saura aussi veiller d'une manière plus efficace sur tous ses frères et ses sœurs de la terre....

— Comme un vase brisé, la pure essence qu'il contenait est remontée vers sa source : Dieu ! mais elle se répandra aussi en rosée bienfaisante sur les cœurs desséchés, raffermira le courage et la résignation des éprouvés, inspirera au bon retour les lâches faiblesses !!...

Nous pouvons parfaitement appliquer à cette transformation les premières lignes du *Messager de Liége*, du 15 juin 1879, sous ce titre : — A QUOI SERVENT LES MORTS. — « Dans un temps qui a des « prétentions peut-être exagérées à ce qu'on nomme le *positivisme*, « il est bon de montrer l'utilité de chaque chose et de faire res- « sortir que, s'il existe encore sur la terre des hommes volontai- « rement inutiles, la plupart des morts aujourd'hui sont d'une « utilité incontestable à cette portion assez infime de l'Hu- « manité.... »

Spirites, évoquez cet Esprit;... doux et humble de cœur, il sut toujours s'inspirer de la belle maxime de Christ : « Aimez-vous les uns les autres, puisqu'il mit en pratique dans toute son acception notre sublime devise. »

« Hors la Charité point de Salut.

D. MENDY, capitaine en retraite.

Bibliographie.

Sous le titre de : *Voyage à travers les Gaules*, vient d'être mis en vente un volume qui est, croyons-nous, appelé à faire sensation.

Dans cette restauration complète de la Gaule au temps de la grande lutte de Vercingétorix et de César, le jeune auteur, M. Lionel Bonnemère, a su dissimuler sous une forme attrayante, l'érudition la plus sérieuse. Ce livre a pour nous, spirites, une saveur toute particulière, car il nous montre combien certaines croyances de nos ancêtres à la longue chevelure se rapprochaient des nôtres.

Le jeune Romain qui écrit ses impressions de voyage aux amis qu'il a laissés en Italie assista à la fête que l'on célèbre, dans la nuit du 1er novembre, en l'honneur des morts. Le festin est servi, mais la salle est vide. Il demande si l'on attend quelques convives :

— Oui, j'attend quelqu'un ! me répondit Magnanat. J'attends l'âme de mon père, celle de tous mes aïeux !

— J'attends mon fils ! dit la femme qui s'était rapprochée de la table, et me montrait une épée nue qu'elle avait appuyée contre elle.

— Tiens, regarde, étranger ! J'ai mis là l'épée que tous les jours je lui faisais baiser à son réveil. Pauvre Korrik ! comme il souriait en voyant reluire cette lame !

« Les enfants, blottis dans un coin, ne quittaient pas la table des

yeux. Leurs regards semblaient chercher ce petit frère qu'ils regrettaient, et peut-être qu'au fond ils eussent craint de revoir. A leur âge, tout ce qui est surnaturel attire et fait peur à la fois.

— J'ai mis des fleurs sur sa tombe, poursuivit la femme. Quand Gwion, le conducteur des morts, viendra le réveiller, je veux que mon enfant voie d'abord leurs corolles amies. Il aurait trop peur de Gwion. Les autres âmes savent que c'est le Dieu. Elles ont déjà été menées par lui devant Samhan, le juge des bonnes et des mauvaises actions. La tienne naguère encore, ô mon enfant bien-aimé, était colombe ou papillon. Les autres âmes, pauvre Korrik, reviennent du ciel. La tienne y va ! » (Page 99.)

« Ainsi que les Bardes, dit-il ailleurs, les Druides sont souvent en proie à une sorte d'exaltation religieuse qui produit les effets les plus étranges. Lorsqu'ils sont dans cet état, il semble que l'avenir se dévoile à leurs yeux, ou que, malgré la distance, ils puissent être les témoins d'événements qui se passent au même moment dans des endroits fort éloignés. Leurs paroles, m'a-t-on dit, sont d'abord vaines et incohérentes. Peu à peu elles prennent un sens, et c'est alors qu'ils prophétisent. Ils semblent dormir, et l'on dirait qu'une voix mystérieuse leur murmure des mots à l'oreille. Ce n'est jamais en leur nom qu'ils parlent, mais au nom de la divinité qu'ils invoquent souvent. Quelques uns, prétend-on aussi, croient qu'on leur met sur les lèvres du miel ou du lait, ou encore une cédule écrite :

« Pour qu'ils redeviennent en ce monde, il faut les réveiller avec violence.... » (P. 281.)

Il explique ailleurs le sens des emblèmes figurés sur les monnaies : « Il est rare, écrit-il, qu'au milieu de toutes ces figures au sens si varié, l'idée de l'immortalité ne conserve pas sa place. Nous voyons sur de nombreuses pièces trois disques ou trois haches. Ce sont les trois cercles de l'existence dont la présence se concilie fort bien avec celle des diverses constellations du zodiaque. L'âme étant immortelle veut aller revivre successivement dans tous les astres. » (P. 281.)

Nous pourrions multiplier les citations, car ce livre est tellement riche de faits, que chacun, quelle que soit la tendance de son esprit, y doit infailliblement trouver à s'instruire.

Préface du Livre des Esprits, traduit en polonais, par M. X.

Tout le monde s'aperçoit que notre civilisation contient une lacune, malgré les grands progrès accomplis ces derniers temps, dans le vaste domaine de la science et des inventions matérielles qui nous permettent de satisfaire notre soif de savoir et d'augmenter notre bien-être.

Ce qui manque à notre civilisation moderne c'est le stimulant capable de soutenir notre esprit dans une continuelle sérénité pendant les épreuves si dures de la vie. Ce lourd matérialisme, les

idées utilitaires, enchaînent notre âme à la vie animale et altèrent l'harmonie et la paix des esprits, aussi bien dans la société que chez les individus; cette situation est due au manque d'éléments assez nobles et assez moraux pour enlever aux hommes le doute extrême et l'ennui causés par une existence prosaïque, fut-elle menée dans la vie opulente et le luxe. L'élément dont nous parlons, qui ranime la vie du pauvre, celle du riche, qui inspire le génie du poëte, se nomme *le principe divin inné*, et, sans lui, il est impossible de comprendre *le grand but de la vie*.

Depuis longtemps, de grands esprits ont pu parler de ce stimulant, mais il est impossible de le donner à la masse intelligente comme unique régulateur de l'harmonie universelle; cette foi dans le merveilleux, elle l'a rejeté loin d'elle, comme dogme religieux qui célant la source du mystère, ne la déclarait pas loi naturelle et pouvant être soumise à l'analyse et à la critique scientifique.

Le merveilleux sans la science devient de la superstition, conséquemment, un *vrai fléau* pour le progrès de l'humanité, fléau que les bûchers de l'Inquisition n'ont pas étouffé, que la science n'a pas écarté après l'avoir stigmatisé de honte et de mépris.

Enfin les hommes sont parvenus à éclaircir ce grand problème.

Notre siècle, nommé avec raison le grand siècle, nous a donné outre les découvertes gigantesques dans l'ordre intellectuel et matériel, la découverte du principe divin, ou du merveilleux, conçu dans une forme positive qui n'admet plus le doute sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence d'outre-tombe; c'est là le couronnement de la civilisation du XIX^e^ siècle.

Cette grande découverte, c'est le *Spiritisme* contenu dans le « *Livre des Esprits*, » nouvellement traduit en polonais, sur la 24^e^ édition française, composée d'après les révélations ou communications spirites, recueillies et expliquées à l'aide de remarques faites par Allan Kardec. Les penseurs trouveront dans cet ouvrage des vérités frappantes, en accord avec la logique et le progrès de la science, et résolvant les grands problèmes de la vie humaine, sur la terre, et ceux d'outre-tombe, en nous donnant la clef des *causes premières de monde spirite ou des Esprits, des lois morales, des espérances et des consolations*, que cette science peut donner à l'humanité.

Les hommes de foi ne trouveront rien dans le spiritisme qui ne soit d'accord avec la doctrine du Christ dont il est le complément et le meilleur interprète; son enseignement est tellement clair et simple qu'il est accessible aux plus faibles comme aux plus grandes intelligences. Ces qualités incontestables ont attiré au Spiritisme les plus grands esprits, non pas à l'aide de merveilles psychico-physiques si répandues ces derniers temps, mais plutôt par le système philosophique que donne le Livre des Esprits. Des autorités scientifiques, littéraires, artistiques, des hommes d'Etat, des moralistes, tels que MM. Crookes, Sey, Cox, Wallace, Ch. Fauvetty, Eugène Nus, E. Bonnemère, C. Flammarion, juge Edmonds,

colonel Olcott, Victorien Sardou, Ch. Lomon, le baron du Potet, Godin, Marion, Jaubert, Jobard, Mme Blawatsky, les professeurs Zöllner, Wagner et bien d'autres, ont adopté les principes spiritualistes qu'ils étudient avec suite, et ils sont suivis par de hautes intelligences appartenant à toutes les classes de la société. Cette foi, nouvelle, donnée aux masses éclairées comme venant d'en haut, a pris en quelques années un développement si considérable que ses adhérents se comptent par millions en Europe; il s'est fait conséquemment un grand mouvement intellectuel, et l'on a créé des sociétés scientifiques qui ont leurs siéges dans les capitales de l'Europe et de l'Amérique, qui font, avec l'aide de médium sérieux, de profondes études psychologiques et phisico-physiques. En outre, une littérature appelée à traiter simplement cette question nouvelle s'est développée d'une manière grandiose, et une science sérieuse est née de ce mouvement inattendu; 55 écrits périodiques s'occupent de traiter la question et de la contrôler. Ces écrits périodiques paraissent dans toutes les langues, excepté en polonais. Notre siècle a donc une nouvelle tâche à remplir, car, en analysant avec zèle la morale qui découle de la phénoménalité spirite on donnera un puissant essor au progrès de la civilisation moderne.

En indiquant le mouvement spirite dans le monde nous n'avons pas eu en vue seulement le *Livre des Esprits*, nous avons ce but, éveiller la curiosité des hommes de bonne volonté, engager notre public à faire des efforts et à unir les travaux de notre pays à ceux des peuples civilisés. Les esprits voués à la superstition peuvent protester comme dans le passé, d'accord avec l'ignorance, et condamner cette grande découverte, comme ils l'ont fait pour celles de Copernic, de Franklin, de Fulton et de tous les grands génies qui ont fait notre civilisation. Il ne sera point difficile pour nous de combattre les superstitieux avec les arguments pris dans le livre d'Allan Kardec. Si un tel mouvement se manifestait dans notre pays nous pourrions entrer plus avant dans le mouvement européen en traduisant d'autres ouvrages des spirites et des spiritualistes renommés. Nous avons les adversaires visibles et les ennemis occultes qui, plus dangereux que les premiers, répondent à toutes les interrogations au sujet du spiritisme. A quoi donc cela peut-il servir ?

Pour répondre d'une manière définitive, non-seulement par la force des arguments cités plus haut, mais par la voix d'autorités reconnues chez nous, nous citons la lettre de notre immortel Sigismond Krasinski, lettre écrite de Munich, le 17 décembre 1841. (voir le *Przeglad Polski*, Revue polonaise 1877, VIIe livraison, p. 104 et suivantes, dans laquelle, comme un prophète clairvoyant, il nous fait voir le monde des Esprits sous des couleurs vraies et brillantes et nous prédit *la venue du spiritisme*.) — Voici les extraits de la lettre en question :

« Les remarques que tu me fais sur le monde des morts sont fort

justes, mais il faut les prendre au point de vue pratique, au point de vue de notre siècle ; une révélation ne doit pas seulement nous apporter des nouvelles, de simples anecdoctes sur le monde des Esprits, elle doit nous élever d'une manière supérieure et sainte et augmenter notre savoir et notre conscience ; sans ces conséquences elle n'est pas viable.

« La révélation nouvelle nous dit que le monde des Esprits ne peut être que ce qu'est le monde des hommes ; que le développement continuel de l'humanité est lié intimement à l'existence des morts ? Si, ce que nous considérons comme séparation, comme anéantissement, devient plutôt la suite de notre existence ? Si l'un doit être une condition absolue de l'autre ? Si le voile qui couvre la tombe se lève ? Si nous constatons que ce tout forme *un monde* qui se développe toujours, et que le but de notre individualité immortelle est confondu avec le but de toute l'humanité ? Si ce but, par exemple, est celui de dompter complétement les forces de la nature, d'être confondus avec elles, de les élever plus haut et, par cette *perfection angélique* de nous et de la nature, de changer le monde en planète supérieure, de retourner vers Dieu et d'exister en Dieu ? Si les vivants existent et travaillent pour les morts ? Si un pareil travail, une histoire de toutes les races humaines, ou races angéliques (n'importe) vivant sur toutes les planètes, les soleils, les nébuleuses, n'est que le moyen de faire un ciel pour les morts ? Si par notre travail et notre énergie un tel univers peut se sentir de nouveau en Dieu ? Si ce n'est que la continuelle rédemption de la matière par le sacrifice des âmes, crois-tu bien que le suicide puisse être la loi des hommes de cœur quand leur tête aurait compris ce but et cette nécessité et lorsque *au lieu de la mort on aura une puissance de vie en tout et partout ?*

« La vie, avec cette grande tâche à accomplir, deviendrait essentiellement intéressante ; *toutes nos superstitions, nos peurs d'enfants, notre incrédulité* s'envoleraient comme des songes, et l'existence de Dieu dans l'univers deviendrait plus palpable, notre amour pour lui deviendrait plus ardent. La mort, considérée comme une nécessité de la vie cesserait d'être terrible, et cependant la poésie de la douleur, de la peine, la mélancolie lui resteraient. »

Voici l'extrait de la lettre qui prédit l'arrivée du spiritisme, science organisée en système réel depuis 1853 :

« D'une manière ou d'une autre, il est impossible, mon cher ami, de deviner ce qui doit arriver ; *cependant il nous est donné de deviner que quelque chose doit se réaliser*, car le secours et la parole de Dieu sont devenus absolument nécessaires : Notre civilisation arrive à sa fin et notre époque est condamnée. *Et ce que j'ai dit précédemment sera révélé ;* et ce temps viendra où l'on verra que cette révélation nous ramène à la *simplicité la plus naturelle, la simplicité angélique, quelque chose de naturel que nous com-*

prendrons de suite, qui s'attachera à nous comme une chose qui fut connue mais oubliée, qui revient à notre mémoire. »

Oui, le génie de Krasinski a levé le voile de l'avenir ; de son regard puissant il a vu que le spiritisme, « chose qui fut connue mais oubliée, » se montrerait comme une révélation naturelle, et que, malgré cela, plutôt à cause de cela, il apporterait la « perfection angélique, » l'harmonie parfaite dans la société par le contact immédiat du progrès actuel avec la source du savoir universel, de la foi, de l'amour ; aussi, par le contact avec le monde spirituel improprement appelé merveilleux, et, dans lequel, nous trouverons à réaliser nos plus chères espérances. F. Grodzinski.

Notions d'Astronomie, opinion scientifique de M. Augustin Babin.

Réponse à Messieurs X..., astronomes.

Chers Messieurs,

Après avoir beaucoup réfléchi aux deux objections importantes que vous avez eu l'obligeance de me faire le 12 du courant (jour que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de venir me voir, boulevard de Port-Royal, 84), concernant le nota dont il est fait mention dans la page verso de mon *Tableau astronomique*, et, en même temps, concernant l'opinion émise dans mes *Notions d'astronomie*, pages 96 et 97, sur la composition du soleil, régénérateur de notre système planétaire, ayant, dis-je, beaucoup réfléchi, voici qu'elles sont les réflexions qui me sont survenues depuis.

1° Votre première objection, consistant à mettre en doute la combinaison des rayons solaires avec les molécules de notre atmosphère terrestre pour produire la chaleur et la lumière, ainsi que je le mentionne dans le nota sus-désigné, et cela, en prétendant que ces deux qualités des rayons solaires doivent plutôt provenir de la réflexion des dits rayons solaires par les corps matériels, m'a inspiré les réflexions suivantes. Sans aucun doute, cette objection peut facilement résoudre le dernier cas (celui de la lumière) ; sans prouver cependant, d'une manière certaine, la *non combinaison* dont il est fait mention dans le nota en question. Quant à résoudre le premier cas (celui de la chaleur), mon intime conviction est qu'une telle objection ne le résout aucunement, et que la preuve matérielle, donnée dans le dit nota, est absolument indiscutable. De plus, je ferai remarquer encore que l'atmosphère de notre globe terrestre étant, à son état de pureté, composée de 21 parties d'oxygène et de 79 d'azote (le premier de ces deux fluides représentant le principe vital par excellence ; tandis que le second, au contraire, est absolument anti-vital), nous pouvons supposer, avec juste raison, que c'est la combinaison des rayons solaires avec le premier fluide (l'oxygène) qui produit la chaleur qu'ils paraissent posséder directement, et dont nous ressentons les effets ; laquelle espèce de chaleur ils ne possèdent aucunement en dehors de notre atmosphère, allant progressivement en diminuant de la surface de la terre à la partie supérieure du dit atmosphère.

D'après ce qui vient d'être dit, il est facile de comprendre que la planète Neptune (celle de toutes les planètes qui est la plus éloignée du soleil, d'après nos connaissances actuelles), peut parfaitement bien jouir d'une chaleur supérieure à la nôtre, voire même supérieure à celle de Mercure, qui est la planète la plus rapprochée de l'astre radieux, régénérateur de notre système planétaire. En effet, supposons que l'atmosphère de Neptune soit plus oxygéné que le nôtre, et encore bien davantage comparativement à celui de Mercure ; sans aucun doute, une telle combinaison pour la planète Neptune devra être entièrement à son avantage. Naturellement ce qui vient d'être dit pour la chaleur peut également se dire pour la lumière, soit qu'on l'attribue à la combinaison sus-désignée, soit qu'on l'attribue à la réflexion lumineuse des corps matériels, éclairés par les rayons solaires....

Autant que ma faible intelligence me permet de le comprendre, il me semble, chers Messieurs, que les explications précédentes suffisent grandement pour prouver, du moins en partie, la vérité de l'opinion émise dans le nota susprécité.

2° Maintenant, pour ce qui a rapport à la composition de notre globe solaire, n'ayant pas osé combattre l'opinion émise par nos anciens astronomes les plus éminents, j'ai cru devoir m'y conformer dans mon humble écrit, se rapportant à l'astronomie (pages 96 et 97) (1) ; tout en étant cependant d'un avis contraire. Ainsi, par exemple, j'ai toujours pensé que le globe solaire doit être actuellement ce qu'a été primitivement la terre, ainsi que toutes les autres planètes de notre tourbillon, c'est-à-dire un corps fluidique incandescent dans toute son épaisseur, lequel corps fluidique incandescent doit probablement avoir autour de lui une atmosphère lumineuse d'une très-grande étendue ; laquelle atmosphère lumineuse, en se modifiant, deviendra plus tard (dans des millions de millions d'années peut-être) un atmosphère semblable au nôtre, le globe solaire étant lui-même réduit à l'état de planète, tournant toujours autour de l'astre immense et inconnu autour duquel il fait actuellement sa révolution, entraînant avec lui tout son système, dans une durée de temps de 25,000 années environ.

Peut-être bien, à cette époque, le soleil aura-t-il un nombre plus ou moins grand de lunes autour de lui ; lesquelles lunes ne seront autres que celles de nos planètes principales actuelles, pour lesquelles la transformation n'aura pas encore eu lieu....

Cette transformation, pour les corps planétaires, doit se produire probablement lorsque tous leurs volcans, qui sont de véritables soupapes de sûreté pour eux, sont complétement éteints. Alors, à cette époque, l'ébullition centrale des globes en question persistant

(1) Notre intention étant, dans la prochaine édition de notre *Collection générale*, de modifier ces deux pages dans le sens que nous émettons ici ; voir, à la fin de cet article, cette modification telle qu'elle sera produite, la correction à faire subir aux deux clichés des deux dites pages, ne nous permettant pas de nous étendre davantage.

toujours, il en résulte forcément que ces globes se trouvent, à cette même époque, absolument dans les mêmes conditions qu'une marmite pleine d'eau bouillante et hermétiquement fermée ; laquelle marmite se trouverait placée auprès d'un foyer incandescent. Naturellement, comme la dite marmite elle-même, ces globes doivent finir par éclater et se disperser dans l'espace qui les environne, en des quantités innombrables de morceaux plus ou moins volumineux et, momentanément, plus ou moins solides ; les moins solides devant probablement se solidifier en peu de temps, relativement.

Quant à la partie fluidique incandescente, il est plus que probable qu'elle doit s'unir au corps solaire, régénérateur de tout le système ; ce qui, probablement, doit arriver également pour les morceaux innombrables sus-désignés ; ainsi que cela arrivo actuellement pour les aérolithes (1) également innombrables qui se trouvent entre nous et le soleil, et dont quelques-uns (naturellement les plus petits) tombent quelquefois sur notre globe terrestre. Les autres, en tombant dans la partie superficielle du globe solaire (qu'ils servent peut-être bien à alimenter), doivent certainement refroidir autour d'eux une certaine étendue de fluide incandescent, lequel par conséquent doit plus ou moins perdre de son éclat ; ce qui explique très-bien l'énorme dimension que présentent quelquefois les taches solaires ; lesquelles taches, d'après ce que vous avez eu l'obligeance de me dire, finissent par disparaître au bout de *deux à trois rotations solaires*.

Dans ce qui précède, j'ai émis l'opinion (problématique naturellement) que notre globe solaire est destiné à devenir une planète, avec plus ou moins de lunes autour d'elle, et devant avoir pour soleil régénérateur, à cette même époque, l'astre immense et inconnu autour duquel notre soleil tourne actuellement, entraînant avec lui tous les astres de son système. Ce fait venant à se produire, il s'ensuivrait la conclusion suivante : c'est que, autour de cet astre immense, à cette même époque, d'autres tourbillons devront probablement se trouver dans le même cas que le nôtre. Alors, ce nouveau système solaire, d'une dimension immense comparativement au nôtre, formerait donc un système solaire qu'on pourrait qualifier de *système solaire de deuxième degré*. Ainsi de suite, jusqu'à *l'unification* de tous les systèmes solaires de notre nébuleuse ; laquelle, d'après cela, serait destinée à ne former qu'un *seul* et même *système solaire*, c'est-à-dire à n'avoir qu'un point *central* commun à toute la nébuleuse ; autrement dit destinée à finir comme elle a commencé.

(1) Mon intime conviction personnelle est que les aérolithes sont eux-mêmes des morceaux innombrables plus ou moins gros d'une planète qui autrefois s'est transformée dans l'espace, c'est-à-dire qui a dû, comme la marmite sus-désignée, éclater dans l'espace ; l'époque de sa transformation étant arrivée pour elle. Le fait mentionné dans les anciennes *annales* des Chinois se rapportant à la disparition d'une planète avalée par un dragon, tout fabuleux qu'il est pourrait bien avoir un certain degré de vérité. Pour le certain, il se trouve tout-à-fait en rapport avec notre conviction personnelle.

— Voir, pages 217 et suivantes de nos Notions d'astronomie, l'origine et la fin des mondes sidéraux.

Telles sont, chers messieurs, les réflexions que m'a inspiré votre dernière objection. Sans aucun doute, elles vous paraîtront passablement exagérées et par conséquent peu concluantes; mais, d'un autre côté, je ne pense pas que vous puissiez les trouver *irrationnelles* et, par conséquent, dépourvues de toute *probalité*.

Veuillez agréer, etc., etc.

Paris, 14 juin 1879, Augustin Babin, Boulevard de Port-Royal, 84.

NOTIONS D'ASTRONOMIE. — CORRECTION DES PAGES CLICHÉES 96 ET 97.

Page 96, lignes 7 et suivantes ; *remplacées par* :

Cette opinion des anciens astronomes les plus éminents, malgré l'explication rationnelle qu'elle donne des taches solaires, autres que celles occasionnées par l'interposition de Mercure et de Vénus entre nous et le soleil, voir même peut-être bien de quelques-uns des aérolithes les plus volumineux (voir le n° 72), n'a plus sa raison d'être. En effet, nos connaissances actuelles nous autorisent à croire que le globe solaire est actuellement ce que les planètes, y compris notre terre, ont été primitivement, c'est-à-dire un corps fluidique incandescent dans toute son épaisseur.

Quant aux taches solaires dont il est fait mention ici, tout nous fait supposer qu'elles sont produites par la chute de corps étrangers dans la partie superficielle du globe solaire. Telles sont, par exemple, les aérolithes sus-désignés, dont quelques-uns (sans aucun doute les plus petits) tombent de temps en temps sur notre globe terrestre, et probablement beaucoup d'autres encore, qui nous sont tout-à-fait inconnus ; lesquels corps étrangers peuvent quelquefois être passablement volumineux. Alors, dans ce cas, ils doivent inévitablement refroidir autour d'eux, une fois tombés sur la partie superficielle du globe solaire, une certaine étendue plus ou moins grande de l'espace incandescente qui les entoure ; ce qui donne parfaitement bien l'explication de l'immence étendue que ces taches (1) offrent quelquefois pendant un temps fort court, à peu près *deux* à *trois* rotations solaires, pour les plus volumineuses.

Page 97, lignes 1 à 11 ; *remplacées par* :

Malgré la fluidité incandescente du corps solaire dans toute son épaisseur, nos connaissances actuelles nous autorisent grandement à admettre que le soleil doit-être habité par les *Esprits supérieurs* de notre tourbillon, dont, sans aucun doute, ils doivent avoir la haute administration, pouvant, par des voies qui nous sont complétement inconnues, communiquer instantanément avec tous les mondes qui en font partie, sans qu'un déplacement quelconque soit nécessaire pour eux.... A. B.

(1) Nous ferons observer que ces taches occupent presque toujours une Zone dont la largeur, mesurée sur le méridien solaire, ne s'étend guère au-delà de 34° de son équateur; cependant on en a observé à 44°. Nous ferons observer que ces taches ne restent aucunement.

Entretiens sur le Spiritisme, comme on doit le comprendre et l'interroger.

Petit volume qui va paraître incessamment, qui contiendra des conférences faites à la Société scientifique d'Etudes psychologiques, en 1879, par M. Fois Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées.

Qu'est-ce que la religion de Jésus-Christ: Conférence faite par un ouvrier au groupe de *La Paix*, à Liége, Belgique. Opuscule de 24 pages in-12, bon à distribuer, surtout aux catholiques et aux protestants; l'auteur y indique, l'évangile en main, comment doit-être entendue la religion du Christ. S'adresser à M. Houtain, imprimeur, rue Florimont, 37, à Liége, (Belgique), 15 centimes, port payé.

Avis importants. — Par erreur, la Revue Spirite a cité M. L. Mystkowski, comme étant le traducteur du Livre des Esprits en Polonais; or M. L. Mysthowski décline cet honneur, et il nous déclare qu'un homme de bien, ferme et éclairé, M. F. Gtodzinski, négociant à Limberg, Gallicie, a seul édité cet ouvrage à ses risques et périls; cette œuvre est bonne, elle honore M. F. Gtodzinski, auquel nous serrons tous affectueusement la main.

Que partout on imite cet homme de bonne volonté, et la cause s'implantera dans tous les pays.

Dans le numéro de la Revue de mai 1879, nous avons parlé de Mlle Julie, médium-guérisseur à Médéah; cette personne a été appelée à Alger, par M. Gallais et M. Michel Lovera, chez lesquels sa conduite n'a été ni digne ni exemplaire; nos frères nous prient de porter ce fait à la connaissance des spirites, les priant d'écarter de leur milieu un médium qui peut être un objet de scandale; si nous eussions eu plus tôt ces renseignements, notre article du mois de mai n'eut pas paru. D'autres lettres écrites par des personnes respectables viennent corroborer le dire de MM. Gallais et Lovera.

Appel pour les Œuvres spirites (Souscription)

1re Liste	105 fr.
M. Davin	5
M. Darget	5
Mme R., à P	10
Mme Servi	10
Mlle Joly	10
M. Cochet	5
M. Juan marina y contreras	30
M. Geret fils	10
M. Dalmazzo (le chevalier)	190
M. de Turck	25
Mlle A. Boltine	125
M. de Turck	25
Giulio monari	10
M. Huchard, Troyes	5
M. Lussieu, id.	5
Mme François id.	5
Mme Lefèvre, id.	3
Mme Buy, id.	2
Anonyme, id.	6
Id. id.	1
Total	592 fr.

Membres titulaires nouveaux, par suite de notre appel.

Mlle Duplenne, à Paris.
M. Eppinger, à Paris.
M. Volpi Ernesto, à Naples.
M. J. Guérin (Gironde).
M. Monico, à Alger.
M. Bilière, à Paris.
M. Damiani, à Naples.

Nomenclature

DES PRIX DE VENTE DE MES DIFFÉRENTS VOLUMES, PRIX ACCEPTÉS PAR MESSIEURS MES ÉDITEURS ET QUI DEVRONT FIGURER DANS NOTRE ACTE NOTARIÉ.

Catéchisme universel. 1 vol. in-13. Prix : broché, 1 fr. 50 cent. et 2 fr. 50 cent. relié (port en sus) ; *franco :* 30 centimes en plus pour chacun des deux prix.

Guide du bonheur. 1 vol. in-18 jésus. Prix entièrement conforme à ceux du précédent.

Philosophie spirite. 1 vol. in-18 jésus. Prix broché : 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 65 cent., relié (port en sus) ; *franco :* 35 centimes en plus pour chacun des deux prix.

Notions d'astronomie. 1 vol. in-18 jésus. Prix entièrement conforme à ceux du précédent.

Encyclopédie morale. 1 fort vol. in-32. Prix entièrement conforme à ceux des deux précédents.

Collection générale des écrits de l'auteur. 1 très-fort vol. in-12, de plus de 1300 pages. Prix, richement relié avec tranche tricolore : 8 fr. 50 cent., port en sus, et 10 francs, *franco.*

PRIX GUÉRIN

Un concours littéraire est ouvert sur la question suivante :

« Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les « pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, « des grands philosophes sur l'existence des Esprits, sur la possi- « bilité des communications entre eux et nous, sur la persistance « de la vie après ce que nous appelons la mort, sur le retour « à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques « mondes sidéraux. »

Le prix est de 3,000 francs, sur lesquels 2,000 francs seront réservés pour l'impression et la publication, par les soins de la Société scientifique d'Études psychologiques, et 1,000 francs, accompagnés d'une médaille de bronze, seront donnés à l'auteur de ce travail ou fractionnés, s'il y a lieu, entre lui pour une moitié et d'autres mémoires qui présenteraient de sérieux mérites. Les Mémoires devront être envoyés avant le 1er mai 1880.

Pour les renseignements, s'adresser à M. l'administrateur de la Société des Études psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, Paris.

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue Dotobasle, 54. — Maison à Tours.